

# 31<sup>ème</sup> mission civile

*3 octobre – 15 octobre 2002*



**Palestine 33 - Campagne Civile Internationale pour la Protection du Peuple  
Palestinien (CCIPPP)**

## AVANT PROPOS

Ce document est un témoignage parmi tant d'autres ; il n'a d'autre but que de relater, en toute réalité et sans exagération, des situations vécues au cours de mon voyage en Palestine, en octobre 2002.

Depuis le début de la deuxième Intifada, en septembre 2000, la population civile palestinienne subit, dans des proportions plus dramatiques que jamais, l'humiliation, l'oppression, la dureté d'un quotidien fait de privations et d'interdictions. Le peuple palestinien souffre, les besoins les plus élémentaires ne seront bientôt plus assurés ; déjà, des enfants présentent des signes de malnutrition sévère ; déjà, les hôpitaux et les dispensaires manquent de médicaments et de matériel chirurgical ; déjà, la situation sanitaire de certaines villes laisse craindre la propagation d'épidémies dévastatrices ; déjà, dans certains endroits, il n'y a plus d'eau potable....

Le quotidien du peuple palestinien est un véritable enfer ; comme de plus en plus de leurs voisins Israéliens, les Palestiniens n'en peuvent plus et réclament aujourd'hui le droit, légitime et fondamental, de vivre en paix sur les terres qui leur appartiennent. Est-ce là tout ce qu'on leur reproche pour les laisser mourir à petit feu ? Non, et nous sommes de plus en plus nombreux, partout dans le monde, à dénoncer les horreurs de l'occupation israélienne et à soutenir le combat du peuple palestinien. Les missions civiles internationales pour la protection du peuple palestinien se rendent, depuis juin 2001, dans les territoires occupés afin d'observer, de témoigner, et d'intervenir pacifiquement dans les actions de résistance de la population palestinienne. Car oui, cette population, même en état de survie, a encore la force de résister, de dire non à l'occupation et de revendiquer la création d'un état de droit.

Durant mon court séjour en Palestine, dans le cadre de la 31<sup>ème</sup> mission civile, beaucoup de Palestiniens nous ont remercié, nous les internationaux, de notre simple présence qui vient rompre l'immense solitude dans laquelle ils se trouvent aujourd'hui. Ce qu'ils demandent à travers ces missions, c'est témoigner de ce qu'ils supportent au quotidien, des multiples humiliations que leur fait subir chaque jour Israël, de leur combat pour rester en vie. Là bas, je n'ai fait que les écouter, que partager pendant quelques jours la peur, le malheur, l'angoisse mais aussi l'espoir, toujours vivace, et la profonde solidarité qui unit ces hommes et ces femmes et qui fait qu'ils ont encore aujourd'hui le courage de résister et de refuser tout fatalisme. Mais pour combien de temps ?

Mon récit raconte au jour le jour ce que j'ai vécu en compagnie des cinq autres membres de cette 31<sup>ème</sup> mission civile et que j'ai noté, au fur et à mesure, sur ce carnet qui ne me quittait jamais. Il n'a d'autre prétention que celle de témoigner fidèlement de ce que j'ai vu ou entendu.

Sophie ALARY

Je viens de passer plus d'un an au sud du Liban, en mission avec Médecins du Monde. Dans un petit village à quelques kilomètres de la frontière israélo-libanaise qui se nomme El Khiam, Médecins du Monde a mis en place, en partenariat avec une ONG libanaise, un centre médico-psychologique pour les anciens détenus libanais des prisons israéliennes. Durant 22 ans, l'Etat d'Israël a occupé cette région du sud- Liban et l'a administrée avec l'aide de l'Armée du Liban-Sud, une milice libanaise auxiliaire. Pendant toute cette période, une partie de la population s'est mobilisée pour résister à l'occupation, près de 3000 personnes ont été arrêtées et détenues dans la prison de El Khiam, torturées et maltraitées des années durant, avant que l'armée israélienne ne se retire, en mai 2000, de la « zone-tampon » qu'elle avait créée. Chez les anciens détenus de la prison de Khiam, les séquelles, physiques et psychologiques, sont multiples ; le processus de réhabilitation sera long et douloureux ; le travail que Médecins du Monde a amorcé continue aujourd'hui grâce aux associations libanaises.

Ma mission se termine, je quitte un pays auquel je me suis fortement attachée, je quitte aussi une équipe de médecins, psychologues, logisticiens, avec qui j'ai travaillé, dont j'ai partagé pendant plus d'un an le quotidien, je me sens un peu déboussolée et je ne réalise pas que, demain, je serai en Palestine.

Ce voyage en Palestine, je l'ai décidé cet été, durant mes vacances en France. Depuis un moment déjà, l'idée me trottait dans la tête. Au Liban, j'ai vu les camps palestiniens de Beyrouth, Tyr, Saïda ou Tripoli. J'ai été à chaque fois bouleversée de constater les conditions épouvantables dans lesquelles vivent les réfugiés. Leur quotidien ne leur sert plus qu'à survivre : les réfugiés palestiniens au Liban n'ont pas le droit de travailler, ils n'ont pas le droit de construire non plus, vivant les uns sur les autres dans quelques km<sup>2</sup> délimités par des murs ou des fils barbelés. L'aide humanitaire diminue rapidement, dangereusement. Les maladies se multiplient, la surpopulation devient critique, les enfants présentent des signes de sous-alimentation et de malnutrition. La première génération de réfugiés est au Liban depuis 1948, sans jamais avoir pu retourner en Palestine, sans savoir ce que sont devenus les membres de leur famille restés là-bas. Quant aux autres, ils n'ont jamais vu la Palestine...

A chaque fois que je me trouvais dans un de ces camps, je pensais aux Palestiniens des territoires occupés ; comment pouvais-je témoigner, à mon niveau, d'une réalité dramatique dont je commençais à percevoir, ici, l'horreur ?

Ma décision de partir avec les missions civiles a été très rapide : mon contrat avec Médecins du Monde se terminait fin septembre, j'avais prévu d'arrêter l'expatriation et de m'engager dans une nouvelle voie professionnelle, alors c'était le moment ou jamais. Il ne m'a fallu que quelques jours pour contacter la CCIPPP et régler les formalités du voyage.

J'avais eu l'occasion de rencontrer une des membres de la CCIPPP ; j'avais lu aussi quelques articles sur ce mouvement qui envoyait depuis plus d'un an des « citoyens internationaux » partout dans les territoires occupés afin de témoigner de la souffrance subie par les populations civiles palestiniennes, afin aussi d'agir plus directement contre la violence de l'armée israélienne en s'érigeant comme « bouclier humain » lorsque les soldats menacent directement la vie des gens. J'avais lu notamment le récit de la 11<sup>ème</sup> mission civile, durant laquelle, en mars 2001, une trentaine d'internationaux avaient été enfermés durant plusieurs semaines dans la Moqhata, siège de l'Autorité Palestinienne, en compagnie de Yasser Arafat.

Depuis longtemps déjà, je pensais à la possibilité de m'engager d'une manière plus « militante », plus personnelle, pour une cause à laquelle je crois profondément.

Il me fallait faire vite : alors, lorsque j'ai reçu, le 25 septembre je crois, un coup de fil de la CCIPPP m'informant d'une mission imminente, j'ai foncé. Le 2 octobre, la mission avec Médecins du Monde à peine achevée, je quittais le Liban ; le soir même, je rencontrais brièvement un membre de la CCIPPP et, le lendemain, je prenais l'avion pour Tel-Aviv.

### *Jeudi 3 octobre 2002, Paris*

L'enregistrement des bagages à Paris me donne déjà une petite idée de l'ambiance qui m'attend là-bas ; le terminal d'enregistrement se trouve en sous-sol : une petite porte isolée, devant laquelle j'ai un instant d'hésitation. Je passe un premier portail électronique, puis je me place en queue de file ; une vingtaine de personnes seulement sont devant moi mais il me faudra attendre près de trois quarts d'heure avant de pouvoir poser mes bagages sur le tapis roulant. Une hôtesse rappelle qu'il est important de laisser son adresse sur chaque bagage ; l'ambiance est froide, un peu inquiétante, j'ai déjà l'impression que nous sommes surveillés, et le sentiment d'entrer dans un autre univers.

Je me sens dans un drôle d'état, embarquée dans un mouvement irréversible. Je me sens prête à me dépasser, je suis sûre de ce que je fais, inquiète, certes, mais sereine.

Il n'empêche que je n'ai pratiquement pas fermé l'œil la nuit dernière; je repasse dans ma tête les images que j'ai pu voir ces derniers mois à la télévision, les femmes et les hommes qui pleurent leurs morts, tous ces bâtiments détruits, les chars dans les rues....

Lorsque l'avion se pose à l'aéroport Ben Gourion, à Tel Aviv, il est environ 16 heures ; plusieurs longues files d'attente se forment devant moi. D'un côté, les guichets réservés aux Israéliens, de l'autre ceux réservés aux étrangers. Je tente de repérer dans la foule des gens susceptibles de faire partie des missions civiles mais je ne sais pas trop quelle tête ils peuvent avoir. Jeunes ? Agés ? Plutôt des hommes ? Des femmes ?

Je passe à mon tour au guichet de la douane. J'ai remarqué que les guichets sont tenus uniquement par des femmes. ... Je ressors mon discours préparé dans l'avion : *« je suis là en touriste, je fais le tour du Proche-Orient, Liban, Syrie (j'ai les visas de ces pays sur mon passeport) et maintenant Israël, peut-être la Jordanie aussi. J'ai du repassé par Paris car il est impossible de prendre l'avion pour Israël depuis le Liban, les frontières sont fermées. Et puis, de toutes façons j'avais des choses à faire à Paris. Oui, je connais quelqu'un à Jérusalem, une amie avec qui j'ai travaillé à Paris. Oui je vais faire du tourisme, Bethléem, Nazareth, Haïfa, Jérusalem, le Sinaï... »* La dame a l'air convaincue, elle tamponne mon passeport, je passe un portique et arrive dans le hall de l'aéroport. Là, je me crois sortie d'affaire, je m'étonne que cela ait été aussi simple, on m'avait pourtant dit que les interrogatoires pouvaient être longs...

Au moment même où je me fais cette réflexion, une jeune femme en uniforme, d'une vingtaine d'années, m'interpelle et me demande d'attendre quelques minutes. Elle porte un badge, probablement les services de sécurité de l'aéroport. Je remarque que cinq ou six autres personnes attendent, dont deux Français d'une trentaine d'années et un jeune couple d'Europe du Nord probablement. J'attends une dizaine de minutes, la jeune femme revient et regarde longuement mon passeport. Elle se met à m'interroger, un déluge de questions s'abat sur moi : *« Pourquoi êtes-vous ici ? Que faisiez-vous au Liban ? Pourquoi êtes-vous repassée par Paris ? Connaissez-vous quelqu'un en Israël ? Vous venez vraiment faire du tourisme ? Quels endroits allez-vous visiter ? Comment pouvez-vous vous permettre de voyager deux mois d'affilée ? etc... »*. Tout ceci avec un ton souriant, presque complice, mais derrière lequel on sent une détermination implacable... Elle me répète trois fois, quatre fois les mêmes questions, ne paraît pas convaincue par mes réponses. Je tente de rester calme, souriante, je lui répète la même chose à chaque fois. Elle me parle en anglais, fait à un moment donné un effort pour parler français et s'excuse presque de ne pas bien maîtriser la langue !

Au bout d'un quart d'heure, elle me laisse, me demandant une nouvelle fois de l'attendre ; elle a emporté mon passeport... Elle revient avec une autre jeune femme, encore une ! Elle m'ordonne d'aller chercher mes bagages sur le tapis roulant, puis je suis la nouvelle arrivante. Je ne suis pas seule, quatre hommes sont avec moi, les deux Français que j'ai remarqué tout à l'heure, un volontaire de MSF (son sac est bardé d'autocollants) et un autre français d'une quarantaine d'années, typé, probablement d'origine arabe. Nos sacs passent sur un tapis roulant, à travers des rayons X apparemment puissants. Elle vérifie que nous ne transportons pas d'armes dans nos affaires, que nous ne sommes pas des terroristes, quoi ! Les deux jeunes Français semblent avoir fait connaissance dans l'avion, l'un d'entre eux a le guide du routard à la main. Je commence à me dire que l'autre pourrait peut-être bien être de la mission... Après la vérification des sacs, la jeune femme nous entraîne dans une petite salle située sur un côté du hall. Elle nous fait poser nos sacs, on attend un moment, puis elle fait passer les garçons, un à un, dans une salle où on passe à travers un rayon X, afin de vérifier si on ne porte pas d'armes sur nous. Après chaque vérification, elle

griffonne quelque chose sur le billet d'avion puis laisse partir les garçons. Lorsqu' arrive le dernier, celui que je soupçonne être peut-être de la mission, il me fait un geste galant, me proposant de passer avant lui. La jeune femme qui nous accompagne refuse, je me demande ce qui va m'arriver... Me voilà seule avec elle, elle me fait attendre quelques minutes puis finalement, je passe à mon tour au rayon X avant d'être « relâchée »... Tout cela dure depuis presque une heure et demi et n'a été fait que dans le seul but de nous mettre sous pression et, éventuellement, de nous faire craquer...

A la sortie de l'aéroport, je cherche la station des bus, un peu perdue au milieu de l'agitation générale. Je finis par repérer des minibus au loin, plusieurs semblent sur le départ. Je retrouve les deux Français et me glisse derrière eux. Après nous être assurés que le bus qu'on nous propose va bien à Jérusalem, nous prenons place à l'intérieur. Les deux Français sont juste devant moi ; comme eux, je demande à être arrêtée porte de Jaffa, à l'entrée de la vieille ville. L'un des deux se retourne et me demande si par hasard je ne m'appelle pas Sophie.... Nous lançons un regard de reconnaissance, ça y est, je ne suis plus seule !

Mes compagnons de voyage s'appellent tous les deux Laurent. Nous marchons ensemble jusqu'à l'hôtel, situé dans une ruelle étroite de la vieille ville, en plein Jérusalem-Est. Le réceptionniste semble nous attendre ; il nous annonce qu'une jeune femme est déjà là et nous conduit jusqu'à nos chambres. Nadia nous rejoint à la hâte, elle est arrivée la veille et semble heureuse de nous voir. Elle est d'origine tunisienne et parle arabe, je me dis que c'est plutôt une bonne chose !

Quelques minutes plus tard, une autre femme arrive, Lili ; elle a un fort accent toulousain, elle était dans le même avion que nous, nous ne l'avions pas remarqué... La CCIPPP lui a donné le contact d'une famille israélienne, venue l'accueillir à l'aéroport, et qui l'a accompagné jusqu'ici. Lili n'a eu aucun problème à l'aéroport, elle est passée très vite.

Nous nous retrouvons dans le hall pour approfondir les présentations. Nadia, 28 ans, est assistante commerciale en région parisienne. Lili, 72 ans, est retraitée et militante communiste de longue date. Laurent M., 32 ans, est documentaliste à Paris. L'autre Laurent dirige un foyer de jeunes travailleurs dans les Landes. Nous avons tous rencontré avant le départ un membre de la CCIPPP et en profitons pour mettre en commun nos informations. Nadia nous apprend que notre sixième « collègue », H., arrivera par la frontière jordanienne. Elle est d'origine libanaise, ce qui ne facilitera pas son passage à la douane, et doit arriver le lendemain, Inch'Allah !

Vers 19h00, nous rencontrons Hassib, un contact de la CCIPPP. Hassib travaille pour une ONG palestinienne ; il parle anglais couramment, cela facilite la discussion. Je le trouve d'emblée sympathique ; nous nous présentons à tour de rôle puis il nous fait un point rapide sur la situation. Les villes de Naplouse et Jénine sont sous couvre-feu depuis plusieurs mois, les habitants ont de plus en plus de mal à se déplacer. Hassib est en contact avec ISM (International Solidarity Movement) une association qui accueille des internationaux, comme la CCIPPP. Il y a un petit groupe présent sur Naplouse depuis plusieurs mois et, étant donné que nous ne sommes pas nombreux, il serait peut-être préférable de nous greffer sur des actions déjà existantes. Nous l'approuvons évidemment, il se chargera demain matin de contacter Susan, coordinatrice d'ISM, pour s'assurer que nous pouvons y aller.

Le soir, nous dînons dans un restaurant libanais, oh surprise ! Nous avons tourné pendant une demi-heure autour de la vieille ville avant de trouver ce restaurant, près de Jaffa Street ; les rues sont désertes, sans vie. Nous sommes tous impatients de raconter aux autres pourquoi nous sommes là et ne savons pas trop par où commencer....

### ***Vendredi 4 octobre 2002, Jérusalem***

Tôt le matin, nous nous rendons au consulat français, afin de signaler notre présence et de laisser une copie de notre passeport. Des membres des missions civiles ont encore été arrêtés et expulsés il y a quelques semaines. Comme me l'a dit un membre de la CCIPPP avant mon départ, ça peut être aussi une expérience de se retrouver quelques jours dans une prison israélienne ; je pense à tous les ex-détenus que j'ai côtoyés pendant un an au Liban...

Nous sommes reçus par le vice-consul, qui connaît bien les internationaux, il les reçoit à chaque mission. Il tient à nous donner quelques consignes de sécurité ; seule l'armée peut nous arrêter (la police ne peut

que nous immobiliser) mais l'armée doit nous remettre à la police, qui se charge de nous incarcérer, le cas échéant. Lors d'une arrestation, il y a deux possibilités : où bien la police décide de nous expulser manu militari ou bien elle nous envoie en prison. Nous pouvons entamer une procédure judiciaire, et, si nous le souhaitons, prendre un avocat. Nous devons tout de même savoir que la procédure se terminera, à court ou moyen terme, par une expulsion, et bien sur une interdiction de remettre les pieds dans le pays. L'expulsion peut prendre quelques jours ou quelques semaines ; le gouvernement israélien refusera de payer un billet d'avion et s'adressera donc la compagnie aérienne avec laquelle nous sommes venus ; nous ne pouvons partir que lorsqu'il y a de la place et que la compagnie accepte de changer le billet...

Le vice-consul nous fait ensuite un petit aparté sur les conditions de détention. Des femmes membres des missions civiles ont été arrêtées ces derniers mois, elles ont subi maintes insultes de la part des gardiennes et de leurs co-détenues israéliennes, voire plus...mais il reste très flou. Nous l'écoutons très attentivement, pour ma part mon cœur se pince un peu et le trouble diffus qui gênait mon sommeil la veille du départ me reprend.

En attendant l'arrivée de H., prévue en début d'après-midi, nous nous baladons du côté de la poste centrale et envoyons notre premier mail à la CCIPPP, les informant que nous sommes bien arrivés.

A l'heure de la prière, Nadia se rend à la Mosquée Al-Aqsa ; à son retour, elle semble bouleversée. La mosquée est surveillée par de nombreux soldats israéliens, notamment à l'heure de la prière. Un jeune a lancé un caillou sur un soldat qui se trouvait là, ce dernier lui a tiré dessus. S'en est suivie une panique générale, les soldats ont tiré sur la foule qui a dû se disperser rapidement...

H. arrive vers 15H00, elle est passée par la frontière jordanienne ; elle est française mais née au Liban, ce qui lui a valu de nombreuses questions à la douane. Coup de téléphone à Hassib pour le prévenir : il nous annonce que nous pouvons partir de suite pour Naplouse. Il faut faire vite, nous devons passer les barrages avant la nuit. Un chauffeur palestinien vient nous chercher à l'hôtel ; nous nous arrêtons pour acheter une carte de téléphone mobile (précieux pour pouvoir rester en communication avec Hassib et la CCIPPP) puis nous prenons la route de Naplouse. Une heure plus tard environ, nous arrivons au barrage d'Awara, à 5 Kms de Naplouse. Deux jeunes soldats, postés là, nous demandent ce que nous faisons ; nous leur répondons que nous sommes des touristes, nous allons à Naplouse visiter le Tombeau de Joseph, nous venons de lire dans le Petit Futé que c'était la curiosité locale (malheureusement dans un piteux état depuis que des soldats israéliens ont saccagé les lieux !). Nous prenons tous un air enjoué, même si au fond nous sommes anxieux, c'est notre premier barrage et nous ne savons pas quel sort nous réservent ces soldats... Ils fouillent rapidement nos sacs et nous laissent passer, cela semble presque trop facile. Trois kilomètres plus loin, nous arrivons à un deuxième barrage. Là encore, deux jeunes soldats, plutôt sympathiques, nous avertissent que le chauffeur (un arabe citoyen israélien) ne peut pas aller plus loin. J'apprends à l'occasion que les arabes israéliens n'ont pas le droit de circuler librement dans les territoires occupés et d'entrer dans les villes palestiniennes sous couvre-feu. Nous le laissons repartir et continuons à pied. Nous marchons environ un kilomètre, nous croisons, en sens inverse, une longue file de camions arrêtés. Les chauffeurs attendent patiemment, devisant entre eux ou assis au volant de leur véhicule. Hind et Nadia les interrogent, certains attendent depuis le matin ; ils sont venus livrer des marchandises et repartent sur Ramallah. Aujourd'hui, les soldats ont déchiré leur laissez-passer et ils attendent la délibération de l'armée pour savoir s'ils peuvent quand même repartir ou pas. Ils vont devoir refaire faire leurs papiers, cela prendra plusieurs jours voire plusieurs semaines durant lesquels ils ne pourront plus circuler, et donc travailler normalement !

Nous retrouvons un taxi qui nous emmène à toute allure dans le centre de Naplouse ; durant le couvre-feu, les véhicules n'ont pas le droit de circuler mais ce soir c'est calme. Nous arrivons sur une grande artère, Jérusalem Street, en piteux état ; les trottoirs sont arrachés, le terre-plein central est sans dessus dessous, partout des ordures jonchent le sol, la poussière nous entoure...Paysage de désolation, un avant-goût de ce que nous constaterons tout au long de notre séjour...Et l'impression d'arriver dans une ville fantôme: les rues sont désertes, les bâtiments ont tous les portes et les volets clos, c'est le couvre-feu...

Nous nous arrêtons devant les ruines de la mairie de Naplouse ; la rue est bloquée, les bulldozers israéliens ont formé un monticule sur lequel s'amoncellent de la terre, des branches d'arbre, des pavés... Une jeune femme blonde nous attend, c'est Susan, elle est Américaine et coordonne les activités de l'ISM (*International Solidarity Movement*) à Naplouse ; elle nous accueille avec gentillesse et nous lance un large sourire de bienvenu. Elle est accompagnée de Karim, un jeune étudiant français qui vient de faire une mission avec la CCIPPP et qui a décidé de rester quelques jours de plus à Naplouse avant de rentrer en France.

Susan nous apprend que Naplouse est sous couvre-feu total depuis 106 longues journées ; la ville est à peu près calme depuis trois jours. Mais lundi dernier, il y a eu des échanges sanglants dans la vieille ville : 2 enfants morts et 41 blessés côté Palestinien.

Nous marchons jusqu'au local de l'UPMRC (*Union of Palestinian Medical Relief Committee*), une des ONG palestiniennes les plus importantes et les plus actives sur le terrain. Nous bavardons avec Susan ; elle est à Naplouse depuis trois mois, a fait plusieurs séjours en Palestine et parle arabe couramment. Nous croisons en chemin plusieurs groupes d'enfants, tous l'interpellent affectueusement et elle les salue à son tour, on sent qu'elle est très aimée ici, tous semblent la connaître. Le local de l'UPMRC est entouré d'un mur, il est constitué d'un grand bâtiment principal avec plusieurs pièces quasiment vides à l'exception de quelques chaises et de grands tableaux blancs. Sur le côté, un petit dispensaire avec deux lits, une armoire et un bureau... Le dispensaire de l'UPMRC assure les premiers soins : deux médecins s'y relaient, accompagnés par des infirmiers, aides-soignants, ambulanciers, tous volontaires. Cette antenne possède aussi une ambulance ; Susan nous informe qu'il y en a quinze à Naplouse, mais elles ont de plus en plus de difficultés à circuler, les chauffeurs roulent la peur au ventre et courent en permanence le risque de se faire arrêter, et même tuer.

Nous nous réunissons brièvement dans une des pièces. Susan nous informe que les deux enfants tués trois jours auparavant avaient 8 et 14 ans. Aujourd'hui même, un enfant est mort au camp de Balata. Naplouse est entourée de trois camps : les deux plus importants, Ascar et Balata, sont au sud. La ville est connue pour sa résistance active à l'occupation israélienne, malgré l'instauration d'un couvre-feu maintenant quasi permanent. Si, depuis 106 jours, il est officiellement interdit de sortir, la population brave courageusement le couvre-feu, malgré la présence quotidienne de l'armée. Nous le constaterons par la suite, les sorties deviennent un véritable jeu de piste durant lequel il s'agit d'éviter les chars et les jeeps israéliens qui circulent sans relâche partout dans la ville. La population s'est organisée : il y a ceux qui guettent (parfois les enfants), ceux qui parcourent les rues pour informer les gens de la position de l'armée, les voitures qui prennent le risque de se faire arrêter par les soldats et qui roulent à toute allure dans les ruelles... Naplouse est une grande agglomération au centre de laquelle se trouve la vieille ville, dédale impressionnant de petites ruelles couvertes et de souks ; c'est le seul endroit relativement protégé des incursions israéliennes, l'armée ne prend pas le risque de se retrouver piégée au milieu de cet obscur labyrinthe. Tout autour, différents quartiers plus modernes, du moins peut-on en juger d'après les bâtiments encore en relativement bon état. Les rues sont larges mais très abîmées : canalisations arrachées, asphalte retourné, trottoirs rasés... La ville est divisée en trois secteurs : la zone A, les quartiers périphériques et les grandes artères, sont sous contrôle israélien ; la zone B comprend les quartiers administratifs, écoles, mairie, bureaux de l'Autorité Palestinienne, elle est administrée par les Palestiniens mais sous contrôle israélien ; la zone C, essentiellement la vieille ville, est sous l'autorité des Palestiniens. Nous constaterons vite que ce partage totalement absurde n'est absolument plus respecté aujourd'hui. Le gouvernement israélien a décrété le couvre-feu total, sans sommation !

Susan nous informe que les internationaux sont logés dans des familles palestiniennes, dans la vieille ville mais surtout dans les camps d'Ascar et de Balata. La plupart du temps, ce sont les familles de martyrs qui nous accueillent. Le terme de martyr désigne, pour les Palestiniens, toutes les personnes tuées dans le cadre du conflit contre l'armée israélienne. Ceci dit, dans le cas présent, il s'agit de personnes ayant commis un attentat-suicide. Ce n'est pas un hasard, l'armée israélienne exerce de nombreuses représailles à l'égard de ces familles : incursion durant la nuit dans les camps, arrestation de membres de ces familles, destruction des maisons. La présence des internationaux peut les dissuader d'agir ainsi, nous avons d'ailleurs pour consigne de nous montrer aux soldats s'ils se manifestent.

On nous parle des tâches qui nous attendent et que les internationaux présents effectuent en se relayant depuis des mois.

Presque chaque jour, des internationaux sont présents aux barrages et aux principaux carrefours de la ville, observant les manœuvres de l'armée, les mouvements des chars, discutant lorsque c'est possible avec les soldats, essayant de négocier la relâche des personnes arrêtées arbitrairement.

Les soldats israéliens empêchent enfants et professeurs de se rendre dans les écoles ; lorsque les cours sont assurés, ce qui est rare, les soldats viennent jusqu'aux portes des écoles et lancent des bombes lacrymogènes dans la cour et dans les salles de classe. Normalement, en raison du couvre-feu, l'école est interdite mais, chaque jour, les enfants tentent d'y aller. Les internationaux sont là pour les accompagner

et restent durant la classe afin d'essayer de dissuader l'armée de s'en prendre aux élèves.

Les internationaux sont aussi encouragés à accompagner les chauffeurs d'ambulance, souvent retenus par les barrages, à déblayer les rues pour permettre à ces ambulances de passer. Régulièrement, ils se rendent dans des maisons réquisitionnées par l'armée israélienne ; les habitants s'y trouvent encore parfois, relégués dans une pièce de la maison, il faut leur apporter des vivres et des médicaments. D'après Susan, l'armée israélienne occupe de plus en plus de maisons à Naplouse ou dans les villages environnants : en fonction de leur position géographique « stratégique », elles sont transformées en poste d'observation ou en dépôt de munitions. Dans un petit village à six kilomètres de Naplouse, l'armée a ainsi occupé tout un immeuble. Sur les 29 appartements qu'il contient, 14 ont été vidés de leurs habitants et sont inoccupés, les autres sont occupés par les soldats.

Enfin, Susan nous informe que la récolte des olives va bientôt commencer et que, à cet effet, les internationaux se mobilisent pour assurer une protection aux récoltants, contre les agressions perpétrées par les colons voisins qui empêchent les paysans de faire la cueillette. Des réunions vont avoir lieu dans les prochains jours dans les villages afin d'essayer de répartir la présence des internationaux qui devraient arriver mi-octobre.

Depuis quelques jours, il y a une bonne dizaine d'internationaux à Naplouse, Allemands, Anglais, Américains, Suédois, Suisses... Susan estime qu'il y a par conséquent un peu moins d'actions violentes. L'armée commence à bien les connaître; la plupart sont là avec l'ISM ou le GIPP (*Grassroots International Protection for Palestinians*); ils ont suivi des formations courtes pour appréhender les situations de conflits, apprendre à négocier avec l'armée, à se protéger en cas de violences... Mais nous verrons qu'il y a aussi des personnes venues toutes seules, d'elles mêmes, qui se sont sur place greffées sur les actions des mouvements internationaux.

Les médias sont peu présents à Naplouse, ils se désintéressent complètement de ce qui s'y passe. Lors des affrontements de lundi dernier, Al Jazeera n'annonçait que 7 blessés alors que 41 avaient été recensés. Néanmoins, ISM possède un service de presse à Jérusalem chargé de diffuser les informations provenant des différentes villes palestiniennes.

Après la réunion, nous déambulons dans le centre de l'UPMRC, où nous dormons ce soir. L'UPMRC est une ONG active dans le domaine de la santé et ancrée dans la réalité communautaire palestinienne. Outre les 24 centres de traitements répartis sur l'ensemble de la Cisjordanie et de la bande de Gaza, l'association possède des cliniques mobiles, permettant de consulter les populations dans les endroits les plus reculés. L'UPMRC organise également des formations sanitaires, procède à de nombreuses campagnes de prévention et de sensibilisation aux soins de santé primaire, se préoccupe notamment de la santé des femmes et des enfants, et intervient dans le cadre de structures communautaires, afin de toucher la population la plus large possible.

Grâce à H. et Nadia, qui seront de précieuses traductrices tout au long de ce voyage, nous faisons la connaissance des volontaires qui sont de permanence ce soir là. Nous allons en face du centre, un vendeur de rue prépare des sandwiches au falafel (mélange frit de fèves et de pois chiches), ça nous calera bien l'estomac jusqu'au lendemain. Les volontaires nous offrent un thé, nous nous asseyons avec eux sur la terrasse. Ils sont quatre, plus un jeune médecin qui a étudié sept ans en Russie, comme beaucoup de ses compatriotes. Depuis quatre mois, il est de permanence chaque nuit. Les volontaires se présentent à leur tour ; deux jeunes frères qui étaient auparavant chauffeurs entre Naplouse et Ramallah, un jeune qui travaillait pour la télévision locale, et enfin un jeune plutôt timide qui passe son tour. Tous sont depuis plusieurs mois sans travail et quasiment sans ressources. Ils ne sont pas sortis de Naplouse depuis deux ans, depuis le début de la deuxième Intifada. Le médecin nous explique que, le matin même, un soldat israélien a été tué entre les camps d'Ascar et Balata, il risque d'y avoir des représailles demain...

Nous discutons des soldats israéliens ; j'apprends qu'il y a des Druzes dans l'armée israélienne ; les Druzes sont une branche musulmane dissidente, ils vivent essentiellement au Liban et en Syrie, un peu aussi en Jordanie et en Israël. J'en ai côtoyé souvent au sud-Liban. Je ne comprends pas trop ce qu'ils font dans l'armée israélienne, en tous les cas les Palestiniens les haïssent, plus encore que les Israéliens, il paraît qu'ils sont particulièrement méchants. Il y a même quelques Libanais au sein de l'armée, probablement d'ex-miliciens chrétiens ayant fui les représailles après le retrait israélien du sud-Liban.

Je suis stupéfaite de voir ces jeunes hommes discuter avec animation, plaisanter et rire entre eux ; ils



semblent pleins d'énergie et de dynamisme...malgré la guerre et l'horreur au quotidien. Nous en croiserons beaucoup au cours de nos rencontres.

Vers 22h30, nous nous installons pour la nuit ; les trois filles et un des garçons s'installent dans un couloir sur le côté, Laurent se met dans une salle, moi dans une autre. Nous avons trouvé quelques petits matelas en mousse et des couvertures en piteux état. Je me sers de mes habits pour me fabriquer un oreiller et ma serviette de bain me servira de couverture. Les jeunes volontaires sont toujours dehors, sur la terrasse, ils nous ont laissé les matelas sur lesquels ils dorment d'habitude ; la discussion bat son plein, j'ai du mal à m'endormir car ils parlent fort, d'autres sont même à côté et regardent la télévision. Une odeur de narguilé me chatouille les narines! Je remarque qu'ils font des efforts pour parler doucement, délicate attention...Je suis contente de pouvoir m'isoler un peu, je m'endors en pensant à cette journée et en me demandant à quoi vont ressembler celles qui vont suivre...

### *Samedi 5 octobre 2002, Naplouse*

Je suis réveillée vers 6h30 par un bruit d'explosion, les autres sont déjà debout. J'apprends que les chars israéliens sont dans Naplouse. D'après les jeunes de l'UPMRC, un soldat israélien a été tué hier et deux autres sont décédés ce matin à l'hôpital (nous apprendrons dans la journée qu'ils étaient déjà à l'hôpital). Après un rapide petit déjeuner composé de pita, de fromage fondu et de gâteaux secs, nous partons avec Arla, une jeune femme Suisse allemande vers trois écoles situées les unes à côté des autres au sud de la ville. Nous marchons le long de grandes rues quasiment désertes, j'ai du mal à m'habituer à cette réalité, quotidienne pour les Palestiniens, qu'est l'instauration du couvre-feu, tout cela me paraît d'un autre âge, et pourtant ! Un passant isolé nous apprend qu'un char s'est renversé sur les hauteurs de la ville ! Sur le chemin de l'école, nous croisons dans une petite rue perpendiculaire des soldats israéliens armés, le regard en l'air, vers le haut d'un immeuble. Nous leur demandons en anglais ce qu'ils font là ; ils nous rétorquent qu'ils recherchent des hommes réputés dangereux. Le ton est assez méprisant ; celui qui semble être le chef nous assène sèchement que nous n'avons pas le droit d'être là, que le couvre-feu est instauré... Nous ne nous démontons pas, Arla leur répond que nous allons aider les enfants qui veulent aller à l'école, est-ce que cela leur pose un problème ? Le soldat nous répond que non, pas du tout, les enfants peuvent aller à l'école et apprendre, et que le gouvernement israélien ne s'en prend pas aux enfants !

Les trois écoles sont situées dans une rue perpendiculaire à la grande avenue que nous avons prise, rue qui débouche sur le tombeau de Joseph, aujourd'hui saccagé. La première école, sur la gauche, est celle des garçons. Nous croisons quelques petits groupes d'enfants qui s'apprêtent à repartir sans même avoir pénétré dans l'école ; ils nous apprennent que les chars rôdent dans les parages et affirment qu'il est trop dangereux d'aller en classe aujourd'hui encore. Nous rentrons dans l'école, une dizaine de professeurs attendent dans la cour en discutant... Dans la deuxième école, un collège de filles, les élèves entrent plus facilement. La troisième école, qui accueille uniquement les filles du primaire, est vide. Nous sommes un peu interloqués et ne savons pas trop quoi faire. Arla reçoit un coup de fil sur son portable, deux chars patrouillent sur Jérusalem Street et tirent un peu partout, il serait bon que certains d'entre nous aillent voir ce qui se passe. Je reste près des écoles avec Nadia, nous n'avons vu depuis une demi-heure que nous sommes là aucun soldat.

Les élèves nous expliquent qu'ils n'osent pas rentrer dans l'établissement car, de temps en temps, les soldats israéliens tirent sur le bâtiment, ou envoient des bombes lacrymogènes dans les classes. Les professeurs ne sont pas tous là, loin s'en faut : la plupart habitent de l'autre côté de la ville et les barrages les empêchent de passer. Un jeune collégien d'une quinzaine d'années nous invite à entrer dans son établissement afin de constater les dégâts : effectivement, il y a un peu partout des impacts de balles sur les murs. Cinq minutes plus tard, nous entendons un char arriver, il se poste au carrefour alors que des jeeps israéliennes se mettent devant l'école. Les soldats commencent à tirer sur l'enceinte, nous entendons une rafale de tirs toute proche, la première pour nous, c'est impressionnant. Nous sommes bloquées à l'intérieur avec les professeurs, nous nous cachons dans l'enceinte intérieure qui donne sur la cour. Nous sommes protégés par les salles de classe et ne risquons rien. Avec Nadia, nous décidons de sortir et de nous montrer aux soldats, malgré les protestations véhémentes de l'équipe enseignante. C'est peine perdue : en nous dirigeant vers le portail d'entrée, les soldats se mettent à nous tirer dessus ! Nous

entendons les balles réellement siffler au-dessus de nos têtes, je vérifie pour la première fois de ma vie la justesse de cette expression ! Nous courrons nous réfugier dans l'école, le bruit des balles raisonne encore dans mes oreilles !

Nous sommes tous coincés dans l'école, nous demandant combien de temps cela va durer... Nous apprendrons plus tard que des policiers ont pris deux élèves, les ont jeté par terre, et les ont frappé avant de les emmener... Une discussion commence avec les professeurs, nous leur posons des tas de questions, tout cela nous paraît tellement fou ! Pour eux, c'est leur quotidien depuis bien des mois. Chaque jour, ils essaient de venir à l'école, malgré les couvre-feu et les barrages de l'armée qui les obligent parfois à rebrousser chemin. Ce matin, une cinquantaine d'élèves étaient là, sur les sept cent que compte l'école. Mais, une fois encore, ils n'ont pas pu faire classe. Les chars étaient là depuis 5h00 du matin !

Il faut parfois plus d'une heure pour faire rentrer les élèves, terrifiés à l'idée de se retrouver enfermés dans la classe et piégés par les soldats. Les professeurs ont de plus en plus de mal à les convaincre d'entrer et pourtant, si les élèves sont venus jusqu'à l'école, c'est qu'ils ont envie d'étudier. La population palestinienne est très attachée à l'éducation, le taux de scolarisation, avant le deuxième Intifada, était un des plus élevés du Proche-Orient et de tout le Monde Arabe.

Les professeurs nous demandent aussi ce que nous faisons là ; ils ont bien vu, à plusieurs reprises, des étrangers portant des T-shirts semblables au nôtre mais ils n'ont pas bien compris le but de leur présence. Nous leur expliquons nos motivations et les activités des internationaux ; ils nous remercient de notre présence, même s'ils ne semblent pas dupes de l'efficacité de « nos actions ».

Nous décidons avec Nadia d'aller voir ce qui se passe chez les filles. L'accès principal est toujours bloqué par les soldats israéliens, cela va bien faire 30 minutes maintenant qu'ils sont là. Nous passons par derrière, les autres écoles sont situées un peu plus loin du même côté de la rue.

En arrivant dans l'école, nous constatons que, contrairement à ce qui se passe à côté, ici les jeunes filles sont en cours. Deux professeurs nous expliquent qu'elles sont allées jusqu'au portail d'entrée et qu'elles ont pu échanger quelques mots avec les soldats. Ces derniers leur ont dit de rentrer dans l'école et d'attendre. Attendre quoi ? Leur bon vouloir bien sûr, c'est-à-dire qu'ils daignent s'en aller...

Nous nous rendons au portail avec Nadia, nous voyons passer les jeeps qui ont fait demi-tour et qui s'éloignent. La directrice tient à continuer la classe, elle paraît très déterminée et fait preuve d'un beau courage. Certaines fillettes sont pourtant déjà prêtes à partir, elles ont peur que les soldats ne reviennent. Nous tentons de les rassurer en leur promettant de rester postées devant l'école ; si les soldats reviennent, ils n'oseront pas tirer sur nous. Finalement la classe continue.

H. et Laurent nous ont rejoint avec Arla. Nous nous postons également au carrefour ; les élèves garçons qui s'étaient cachés dans les maisons sortent et rentrent chez eux ; nous restons visibles et les faisons circuler. Ils sont tous très excités ! La situation est étrange : deux minutes auparavant, les rues étaient totalement désertes, nous avons l'impression d'être, comme hier, dans une ville fantôme. Et puis tout d'un coup les rues s'animent, comme s'il ne s'était rien passé de grave auparavant...

Nous apercevons deux chars en bas de la rue, ils se dirigent vers nous. Les enfants courent se mettre à l'abri, nous restons bien visibles en bordure de la route. Les chars passent, ils font un vacarme assourdissant, le sol tremble... et moi aussi sans doute. Je les vois pour la première fois de près, c'est terriblement impressionnant. Ils s'arrêtent en plein milieu du carrefour et font tourner leur canon, en direction de l'école, des immeubles, puis vers nous. Ils restent cinq minutes puis continuent leur ronde dans la ville, empêchant les gens de circuler sous prétexte du couvre-feu.



Char patrouillant dans Naplouse – Photo Laurent Rebière

La ville de Naplouse est barrée par de nombreux barrages aux carrefours les plus stratégiques. Les soldats contrôlent les déplacements et régulièrement, de manière totalement arbitraire, ils arrêtent des gens sous prétexte de contrôle d'identité. En marchant dans la ville, nous verrons à plusieurs reprises des soldats procéder à ces contrôles. Dans ce cas, nous nous avançons et essayons d'engager le dialogue avec eux. Lorsque les personnes arrêtées restent en plein soleil, les mains sur la tête, nous demandons aux soldats la permission de les laisser s'asseoir à l'ombre et de boire; jusqu'à présent, ils acceptent. Cela nous permet ensuite de poser d'autres questions, parfois gênantes pour eux; nous essayons de leur faire mesurer le côté absurde de cette situation, sans succès le plus souvent. Nous essayons aussi de rester le temps qu'ils contrôlent les papiers, cela peut durer une demi-heure, ou plusieurs heures... Cette situation est particulièrement humiliante pour les Palestiniens; les soldats leur prennent leurs papiers d'identité, les obligent à attendre (ils ne sont même pas sûrs de les récupérer à la fin de la journée), prennent les clés de leur véhicule et partent le plus souvent sans le leur rendre. Hier, un chauffeur de taxi arrêté leur a donné une fausse clé et est reparti dès que les soldats ont eu le dos tourné, c'est devenu un sujet de plaisanterie chez les Palestiniens, quelqu'un disait même qu'il ne fallait jamais se déplacer sans une fausse clé !

Pour l'heure, nous décidons de suivre les chars afin de rester avec les enfants qui rentrent dans la même direction. Un des chars est stationné au carrefour suivant ; les soldats israéliens ont arrêté six hommes, ils sont en train de vérifier leurs papiers. Nous nous approchons et demandons ce qui se passe ; un soldat nous répond que l'armée recherche les Palestiniens qui ont tué hier leur collègue, il se peut que ce soient ces hommes. Je me demande en moi-même sur quoi sont basés leurs soupçons et comment le contrôle d'identité va permettre, ou non, de reconnaître les soi-disant coupables. J'imagine que les hommes qui ont tué le soldat ne se sont pas montrés au grand jour.

Un jeune soldat consulte une carte ; il est très arrogant et nous demande avec agressivité de partir ; le soldat avec qui nous avons entamé la discussion est plus sympathique. Ils sont cinq en tout, les trois autres sont face aux hommes et les surveillent, arme au poing. Ils leur ont confisqué aussi les clés de leur voiture, elles sont toujours plantées un peu plus bas. Nadia et Arla vont voir s'il y a d'autres chars dans cette partie de la ville, nous restons avec Laurent et H. Plantés à côté du char, nous observons sans discuter. Les soldats nous répètent à plusieurs reprises que nous devons partir mais plus calmement. Nous restons une bonne heure, il ne se passe pas grand-chose, les vérifications sont interminables ; les soldats sont en contact avec leur poste central et attendent les informations, tout comme nous ! Il fait déjà très chaud, nous sommes en plein soleil, par contre les hommes arrêtés sont assis le long du mur d'une maison, à l'ombre. Nous voulons montrer aux soldats que nous sommes déterminés... Ces derniers, voulant sans doute nous prouver qu'ils ne sont pas si méchants, tendent aux hommes une bouteille d'eau. Deux ambulances passent, à chaque fois elles sont arrêtées et l'identité des passagers est contrôlée mais on les laisse repartir. Quelques minutes plus tard, deux hommes passent devant nous à pied. Les soldats laissent partir le plus jeune, l'autre va rejoindre le groupe des Palestiniens arrêtés. Il donne sa carte d'identité, surprise elle est américaine ! Le soldat demande même à H. de regarder, on nage en plein délire ! Finalement, on le laisse repartir.

Un peu plus tard, les hommes sont relâchés ; ils regagnent leur voiture, nous les suivons. Malheureusement, les Israéliens ont gardé leurs papiers d'identité et les clés de voiture, ils vont devoir attendre encore, espérant que cela leur sera rendu, mais rien n'est moins sûr ! Le char passe devant nous, il voit bien que nous attendons mais ne s'arrête pas. Nous restons un moment avec ces hommes, un second char a rejoint le premier, ils vont et viennent plusieurs fois ; à un moment, le second char (celui qui tirait dans tous les sens ce matin, en centre ville) darde son canon vers nous et tire plusieurs fois juste au-dessus de nos têtes, pour nous intimider, avant de repartir... Les hommes nous disent que c'est la première fois qu'ils se font arrêter ; l'un d'eux s'impatiente : il trafique sa voiture et réussit à la faire démarrer, il part sans attendre ses papiers. Finalement, nous laissons les autres et remontons vers le local de l'UPMRC.

En chemin, un groupe d'hommes et d'enfants, sortis sur le trottoir, nous invite à boire un thé. Il nous paraît impossible de refuser, alors nous nous installons dans ce qui semble être un garage, ouvert sur la rue ; les personnes présentes nous laissent leur chaise, une jeune fille arrive presque aussitôt avec le thé ; ces gens nous attendaient ! Un des hommes, le maître des lieux, commence à parler de manière volubile ; H. nous traduit ses mots au fur et à mesure. Il semble désespéré et nous raconte qu'il a 22 bouches à nourrir, femmes, enfants, parents... Il est mécanicien mais n'a plus de travail depuis plusieurs mois ;

auparavant, il gagnait 400 dollars US par mois, maintenant il n'a plus aucun revenu et prend sur ses maigres économies. Il n'a pratiquement plus rien et se demande jusqu'à quand sa famille va pouvoir continuer à manger. Il affirme que nos actions ne servent à rien, il est persuadé que plus personne dans le monde ne s'intéresse aux Palestiniens ; nous essayons de lui prouver le contraire mais il n'en démord pas. Par deux fois, les jeeps israéliennes passent devant le bâtiment. A chaque fois, les Palestiniens se précipitent à l'intérieur et nous restons postés devant le magasin. Nous apprenons que les jeeps sont un signe de danger plus important que les chars. Ce sont les policiers qui sont en jeep, ce sont donc eux qui procèdent aux arrestations et emmènent les gens.

Nous finissons notre thé et, après quelques dernières paroles d'encouragement, qui me paraissent vaines autant qu'à eux, nous continuons notre marche. Il est environ 13h00, nous retrouvons l'autre Laurent, Lili et Nadia. Laurent et Lili ont passé la matinée sur Jérusalem Street ; ils ont vu un char écraser sous leurs yeux la voiture d'un Palestinien puis partir comme si de rien n'était. Ils ont pris des photos, le propriétaire de la voiture insiste pour les récupérer, hélas ça ne changera probablement pas grand-chose à ce méfait ! Nadia, quant à elle, est restée dans la vieille ville où la situation était calme. Nous trouvons dans le quartier de l'UPMRC une petite épicerie et achetons quelques denrées lorsque nous entendons de nouveau les chars. On nous apprend qu'ils sont dans la rue, juste devant le centre de l'UPMRC ; les tirs se succèdent, nombreux. Nous attendons cinq minutes puis revenons vers le centre. Nous évitons quelques tirs, en nous cachant dans des ruelles adjacentes, puis devons encore attendre cinq minutes que les chars s'éloignent avant de pouvoir rentrer au dispensaire.

Pendant le déjeuner, Fabian, un Allemand, nous a rejoints. Nous étions censés l'accompagner l'après-midi à Beit Iba, petit village près de Naplouse, pour visiter une famille dont la maison a été réquisitionnée, mais il estime que c'est trop risqué. L'ambiance est tendue, les chars patrouillent partout dans la ville, nous serons probablement bloqués. Fabian nous propose de nous rendre dans une rue, à deux pas du centre, que les Israéliens ont complètement bloqué avec des gravats afin d'empêcher la circulation, en particulier celle des ambulances. Il va falloir la dégager avec des pelles et des bèches, nous sommes suffisamment nombreux pour que cela aille assez vite. Nous nous concertons... Laurent n'est pas très chaud pour participer à cette action ; selon lui, c'est inutile, nous allons y passer beaucoup de temps et, à coup sur, les Israéliens passeront derrière nous pour bloquer à nouveau la route. Fabian explique que les ambulances sont obligées de faire un grand détour pour circuler dans le centre lorsque cette rue est bloquée ; quelqu'un d'autre dit aussi que cette action a pour but « d'embêter » les Israéliens, leur montrer que nous ne sommes pas d'accord et qu'ils ne peuvent pas tout faire en toute impunité. Ce geste, même symbolique, est, comme tant d'autres, un petit signe de résistance.

Nous partons avec nos pelles, le monticule qui barre la route s'élève à près de deux mètres, c'est un mélange de terre, de cailloux, de pavés... Laurent s'assoit sur le trottoir en compagnie de Lili qui préfère économiser ses forces. Nous nous attaquons bravement à ce fatras, les pelles ne sont pas très solides et les cailloux sont lourds, ça n'est pas facile. En plus, il y a beaucoup de poussière, nous en sommes rapidement couverts. Quelques personnes s'avancent et nous regardent faire, à la fois amusées et curieuses. Petit à petit, le groupe « d'observateurs » s'agrandit, il y a pas mal d'enfants et des volontaires de l'UPMRC nous ont également rejoint. Ils proposent de prendre le relais et commencent par enlever les pelles des mains des filles ! Pour ma part, je ne suis pas mécontente, j'ai déjà les mains pleines d'ampoules. A un moment donné, les deux tanks de ce matin qui patrouillent toujours se postent au bout de la rue et nous observent quelques minutes : nous avons en hâte jeté les pelles de l'autre côté du monticule et faisons semblant de discuter avec les jeunes Palestiniens. Nous attendons qu'ils partent, sachant pertinemment qu'ils savent ce que nous faisons ! Mais nous ne sommes pas tout seuls : si nous ne risquons rien, il en va différemment des Palestiniens qui nous accompagnent ! Fabian est particulièrement méfiant vis-à-vis de la jeep qui passe un peu plus tard.

Un vieux monsieur nous a préparé du thé, il arrive avec un plateau chargé de petits verres et nous les distribue à tour de rôle. L'ambiance est détendue, solidaire. D'autres internationaux arrivent, un par un, un Américain qui enseigne l'anglais dans les camps, puis un Suisse allemand venu ici tout seul. Il nous faut près de deux heures pour réussir à dégager une voie de passage d'un côté du barrage de terre, suffisamment large pour qu'un véhicule puisse y passer. Nous sommes contents de notre labeur et regagnons le centre de l'UPMRC afin d'y prendre une bonne douche réparatrice.

Ce soir, nous dormons au camp de Balata, dans une famille qui compte plusieurs martyrs. Nous rejoignons en fin d'après-midi le camp, situé à trois kilomètres environ. Nous sommes accompagnés par John et Paul, qui dorment, eux, au camp d'Ascar mais qui vont nous guider jusqu'à Balata. Paul est photographe, de nationalité américaine ; il a pris quelques photos lorsque nous dégagions la route. Il a un

look un peu beatnik, cheveux longs en queue de cheval, casquette visée sur la tête, un œil à moitié fermé comme s'il était crevé. Paul est un peu sourd, c'est probablement pour cela qu'il ne parle pas beaucoup. En chemin, nous croisons un tank qui, arrivé à notre hauteur, se met à tirer en l'air. Nous nous arrêtons, serrés les uns contre les autres ; le chauffeur du tank semble nous observer (il fait presque nuit) avant de continuer sa route. Dans la rue principale du camp, nous achetons quelques provisions pour nos hôtes puis nous nous arrêtons dans un tout petit restaurant que connaît John. Nous y sommes reçus chaleureusement et dégustons de délicieux sandwiches.

L'entrée de la maison de la famille T., nos hôtes, est difficilement repérable. Depuis l'artère centrale de Balata, il faut emprunter un minuscule passage, à peine visible, qui sépare deux maisons. Heureusement que nous ne sommes pas trop gros ! La porte d'entrée est sur le côté. Nous apprendrons plus tard que tout cela est calculé : c'est pour empêcher les soldats israéliens de repérer l'accès des maisons et d'y entrer.

Nous sommes accueillis par O., membre de l'ISM ainsi que par sa mère et sa sœur. Aussitôt entrés, nous sommes priés de nous asseoir, des gâteaux et du thé nous sont servis. Pendant la discussion, la télévision reste branchée sur la chaîne libanaise Al Manar, la chaîne du Hezbollah ; je la connais bien, c'est une des seules chaînes que nous recevions lorsque je travaillais au sud-Liban ! O continue à nous raconter qu'après son frère, c'est son cousin qui à son tour a été tué par des colons en tentant de pénétrer dans une colonie près de Tulkarem.

Nous sommes tous très fatigués mais devons rester jusqu'au bout ; la pauvre H. a de plus en plus de mal à tout traduire ! Après une bonne heure et demi de récit, O. nous montre nos chambres, au deuxième étage de la maison ; il y a trois grandes pièces dont le sol est jonché de tapis ; chaque pièce contient plusieurs matelas et couvertures, tout est très propre, il y a même des toilettes et, luxe suprême, une salle de bain. Je m'installe avec Nadia dans une chambre, H. et Lili dans une autre, les garçons dans la troisième. Nous grimpons sur la terrasse : la vue est imparable, sur presque 360° : le camp de Balata, la ville de Naplouse à peine éclairée, les collines qui la bordent (Naplouse est située dans une cuvette) ; en haut d'une colline, nous distinguons les positions israéliennes, fortement éclairées, elles ; de l'autre côté, O. nous montre plusieurs colonies israéliennes, halées de lumière. Nous voyons nettement, même en pleine nuit, que les Palestiniens sont encerclés de toute part par les Israéliens, les positions sont parfaitement réparties. Nous voyons plusieurs lumières dans le ciel et nous en étonnons : Omar nous explique qu'il s'agit de balles traçantes et éclairantes, les Israéliens les tirent la nuit pour pouvoir y voir et tirer sur leurs cibles ; nous entendons des coups de feu, ça chauffe du côté du camp d'Ascar.

Epuisée par tout ce que j'ai vécu aujourd'hui, et qui est nouveau pour moi, je m'endors très vite.

### *Dimanche 6 octobre 2002, Naplouse*

Nous sommes tous réveillés à 4h30 du matin par la voix du muezzin, couverte par moments par des tirs de mitrailleuse. Cela dure un bon moment, les tirs sont très réguliers. Lili vient nous secouer à 6h00 du matin, croyant qu'il est 7h00 ; nous avons bien convenu de nous réveiller à 7 heures mais cette nuit c'était le changement d'heure, certains l'ont pris en compte, d'autres pas ! S'ensuit une longue discussion sur le changement d'heure, les avis divergent, néanmoins O. nous confirme que l'horloge a bien été reculée d'une heure. Nous aurons durant notre court séjour quelques moments comme celui là, durant lesquels nous nous engageons dans de longues et – parfois – pénibles discussions, c'est maintenant un bon souvenir !

A 7h30, nous partons, en compagnie de O., vers les écoles où nous étions hier. On nous informe que les chars sont postés au carrefour, empêchant les élèves et les professeurs d'entrer dans les écoles. Lorsque nous arrivons, l'école des garçons est déjà fermée, les professeurs sont repartis, il ne reste que quelques petits groupes qui traînent dans la rue. Les filles sont plus nombreuses, elles discutent devant l'école. Elles ont peur d'entrer et de subir le gaz des bombes lacrymogènes. Mais elles ne se décident pas à partir. Nous nous dirigeons vers les chars, bien déterminés à entamer une discussion avec les soldats mais nous les voyons s'éloigner et reprendre leur va-et-vient habituel. Des enfants se mettent à lancer des pierres sur les tanks qui s'éloignent doucement, ils sont surexcités, très énervés même. Nadia et H. essaient sans

succès de les calmer ; au contraire, la discussion les excite davantage. Nous revenons alors vers l'école des filles. O. nous a laissés lorsqu'il a vu les chars.



Les écoliers se replient vers un abri - Photo Laurent Rebière

La directrice nous informe que quelques professeurs sont là mais qu'il y a seulement une quinzaine de fillettes, toujours réticentes à se rendre à l'intérieur de l'école. Nous réussissons à les convaincre, leur promettant de rester postés devant l'école tant que durera la classe. Elles semblent rassurées et se décident enfin à rentrer, en nous remerciant chaleureusement. Au bout d'un moment, la directrice vient nous dire que tout se passe bien et que nous pouvons partir ; si les chars reviennent, tout le monde s'en ira par derrière. Nous retrouvons Omar quelques pâtés de maison plus loin et rentrons à Balata prendre le petit-déjeuner composé de pitas, fromage frais, houmous, fruits et légumes.

Lili et Laurent M. s'en vont rejoindre quelques internationaux ; ils doivent se rendre dans un village voisin. Une réunion avec les autorités du village et quelques associations va avoir lieu, afin de préparer l'organisation de la récolte des olives.

Cette récolte va démarrer mi-octobre autour de Naplouse, mais par endroit elle a déjà commencé ; c'est chaque année de plus en plus difficile. De nombreux champs d'oliviers sont situés à proximité des colonies israéliennes et les colons, avec la complicité de l'armée, essaient par tous les moyens de freiner la récolte voire de l'empêcher complètement, ou bien ils s'arrangent pour piller les sacs d'olives une fois qu'elles sont cueillies ; ils n'hésitent pas à tirer sur les Palestiniens, il y a tous les ans des dizaines de morts et de blessés...

Le reste du groupe se dirige vers la vieille ville de Naplouse où, apparemment, les chars et les jeeps se sont concentrés aujourd'hui. Nous croisons un groupe de gamins qui lancent des cailloux sur un char qui passe ; ils lancent aussi des projectiles enflammés qui explosent sur les chars comme des pétards. Ils n'ont absolument pas peur, ils rigolent même. A l'entrée de la vieille ville, un homme a été blessé à la tête, il court, ensanglanté, vers le local de l'UPMRC...Juste derrière, une voiture fonce à toute allure avec un homme allongé dedans, blessé lui aussi. Nous tentons de nous rendre visibles, remontant la rue les uns serrés contre les autres (les chars sont au bout de la rue, en face de nous) mais arrivés à leur hauteur ils repartent et, un peu plus loin, tirent dans tous les sens. C'est la panique générale, les gens se réfugient dans les ruelles étroites de la vieille ville, là où les chars ne peuvent pas pénétrer, mais ces derniers se postent à l'entrée des souks et tirent en face, à l'aveuglette. Les soldats israéliens semblent très énervés. Comme tout le monde, nous nous mettons à l'écart et attendons qu'ils s'en aillent. Nous aurons du mal à nous montrer aujourd'hui, les soldats ne veulent rien savoir et perdent leur sang-froid ; ils tirent à de nombreuses reprises, un peu partout, et nous pouvons à tout moment prendre une balle perdue.

Nous attendons une bonne heure dans une rue parallèle du vieux souk, près d'une des entrées principales. Paul, le photographe, nous a rejoint. Il tente de s'approcher des rues dégagées mais les chars continuent à tirer ; il prend vraiment des risques...mais finit pas faire comme nous. Arrivent alors Hussein, un chauffeur d'ambulance de l'UPMRC et Arla. Ils nous enjoignent de ne pas rester sur place, c'est inutile.

Ne nous sentant pas d'une grande utilité, nous décidons avec Laurent R. d'aller envoyer quelques mails dans un café Internet de la vieille ville. Les abords sont plus calmes que ce matin, les rues sont

complètement désertes, les chars sont partis vers d'autres quartiers. Au café Internet, rempli d'une dizaine d'hommes, un épisode amusant : l'ordinateur sur lequel je tape mon mail se bloque sans arrêt sur un site porno, les images apparaissent à tout bout de champ sur l'écran ; je n'arrive pas à fermer le site, alors j'appelle le responsable du café ; il est rouge de honte et ne sait pas trop comment interpréter mon hilarité !

Nous rentrons ensuite au local de l'UPMRC, il est environ 15h00 ; nous avons passé la plus grande partie de notre matinée à marcher, nous avons bien fait une douzaine de kilomètres. Sur place, il y a Ola, un jeune Suédois très sympa et Arla. Nous prenons comme hier les pelles et les pioches et allons déblayer une autre rue, toute proche de celle d'hier. Le barrage est moins grand, ça ira plus vite. Là encore, des jeunes se mêlent au groupe, très vite ils s'emparent des pelles et se mettent à déblayer les décombres avec une énergie phénoménale. Ils ne veulent pas nous laisser faire. En une heure, une dizaine d'ambulances passent dans les rues toutes proches, jamais je n'en ai vu autant circuler ; la plupart du temps, elles transportent malades et blessés mais il leur arrive également de « patrouiller » dans les quartiers, afin de s'assurer que personne n'a besoin de soins. Lorsque nous avons terminé, un jeune plante un drapeau palestinien sur le monticule qui s'est formé en bordure de la route. Susan, Karin et Marc arrivent juste de la réunion qui s'est tenue le matin à propos de la cueillette des olives et à laquelle participaient Laurent et Lili. Selon Karim, la récolte s'annonce très difficile cette année, les colons sont plus agressifs que jamais et prêts à tout pour empêcher les palestiniens de mener à bien leur labeur. Les organisations du village ont demandé une centaine d'internationaux, qui seraient répartis sur 5-6 villages autour de Naplouse mais, pour l'instant, les mouvements internationaux ne peuvent en garantir qu'une vingtaine...chiffre dérisoire qui ne satisfait pas du tout les Palestiniens. Ils craignent le pire pour leurs vies.



Les internationaux dégagent une route – Photo Laurent Rebière

Vers 18h00, nous retournons au camp de Balata. Sur Jérusalem Street, nous apercevons deux chars, nous les avons déjà croisé ce matin au même endroit. Et, comme ce matin, leur canon est pointé sur une bande de gamins qui leur jettent quelques pierres !

Chez O., nous retrouvons Lili et Laurent ; ils nous racontent grosso modo la même chose que Karim. Laurent semble avoir pris conscience qu'il n'était pas possible d'engager le dialogue avec les colons. Ces derniers haïssent les internationaux, encore plus, peut-être, que les Palestiniens, parce qu'ils ne comprennent pas pourquoi nous sommes de leur côté, ils prennent cela pour une trahison ! Laurent raconte que, durant la réunion, Susan a proposé de prendre contact avec des pacifistes israéliens afin qu'ils se joignent aux internationaux pour la récolte des olives, mais tout le monde n'était pas d'accord avec elle. Certains villageois ont peur que cela énerve davantage les colons. Alors la solution idéale serait d'avoir un maximum d'internationaux sur chaque endroit de récolte. H. vient d'arriver : elle a croisé des gens dans le camp, ils lui ont annoncé que deux Palestiniens auraient été tués dans un village au nord de Naplouse, où la cueillette a déjà commencé...

Avant le dîner, nous nous asseyons tous dans la chambre de H. et Lili, O. est là aussi. Nous attendons l'appel d'un responsable de la CCIPPP. H. l'a eu au téléphone ce matin, il devait rappeler dans la soirée. En vain...Peut-être a-t-il reçu les mails que nous avons envoyé aujourd'hui. Nous allons dîner dans un petit café du camp ; en chemin, trois hommes nous abordent, ils nous invitent le lendemain à la cérémonie qui commémorera le deuxième anniversaire de la seconde Intifada. A l'occasion, un rassemblement aura lieu au « centre culturel » du camp.

Le dîner traîne, les filles sont surexcitées et rient au moindre propos, la fatigue causée par les événements de ces premiers jours commence à se faire sentir! Paul, le photographe, nous annonce qu'un soldat israélien a été tué aujourd'hui à Naplouse. Paul a passé toute la journée dans la vieille ville, où nous l'avions quitté en début d'après-midi. Il a failli se faire tirer dessus en prenant des photos, il semble avoir pris beaucoup de risques même s'il ne rentre pas dans les détails. C'est là qu'il a appris la mort de ce soldat israélien ; il paraît qu'en entendant la nouvelle à la télévision locale, les enfants ont laissé exploser leur joie. En tous les cas, l'évènement ne laisse rien présager de bon pour demain. Les soldats israéliens vont sûrement être très énervés et vont vouloir riposter. Normalement, demain, il doit y avoir une levée du couvre-feu entre 6h00 et 18h00, à moins que l'armée ne décide d'annuler en raison de l'incident d'aujourd'hui. Pour ma part, je constate, sidérée, à quel point les informations circulent vite dans la ville. Qui se charge de les véhiculer ? Comment en vérifier la véracité ? Difficile de savoir ce qui est vrai, ce qui est faux...

### *Lundi 7 octobre 2002, Naplouse*

Nous nous levons tous en fanfare à 6h00 et partons rapidement vers les trois écoles de la veille. Aujourd'hui, il y a levée du couvre-feu sur la partie sud de la ville, alors que la vieille ville et le centre administratif restent bloqués. Situation étrange qui fait que certains habitants de Naplouse ont le droit de se déplacer mais en restant limités dans leurs activités puisqu'ils ne peuvent pas traverser la ville. Néanmoins, cela fait plaisir de voir les grandes artères animées et des gens circuler "presque" normalement: les chars sont quand même présents aux carrefours.

Dès 6h30, les premiers écoliers arrivent, par petits groupes. A 7h30, un char stationne en bas de la rue ; une jeep circule, sans jamais s'arrêter, ça semble calme malgré tout. Nous nous répartissons : les deux Laurent se postent devant une des deux écoles de garçons, Nadia et H. se mettent devant l'école d'en face. Avec Lili, nous nous postons au carrefour, de manière à rester bien visibles pour le char et les véhicules de l'armée.

Les enfants sont rentrés, les cours ont commencé et presque tous les professeurs sont présents ; ce matin, pour la première fois depuis plusieurs semaines, les jeunes écoliers vont pouvoir étudier normalement. Ça fait quand même plaisir, même si on sait que demain la partie de cache-cache avec les chars va recommencer. Si les enfants viennent tous les jours à l'école, ils n'ont pu suivre véritablement les cours que cinq fois ces trois derniers mois! Les soldats israéliens font régner la terreur, ils empêchent les élèves et les professeurs de rentrer dans l'école, ou bien d'en ressortir après les cours. Notre présence a deux sens: rassurer enfants et professeurs (les soldats ne prennent généralement pas le risque de tirer sur les internationaux) et essayer de tempérer les soldats.

Le char patrouille le long de la rue, nous entendons retentir un seul coup, bref. Nous apercevons depuis le carrefour une ambulance qui vient d'être immobilisée, elle le reste environ une demi-heure. Laurent M. nous rejoint, nous voyons à présent au carrefour d'en bas un petit groupe d'hommes avec les mains sur la tête. Nous nous approchons : ils sont cinq, les bras en l'air, en plein soleil... Laurent demande aux soldats présents ce qui se passe : contrôle d'identité, qu'on ne s'inquiète pas, c'est la routine, une fois les vérifications terminées, les hommes pourront repartir ! Nous demandons aux soldats si les cinq Palestiniens peuvent se mettre à l'ombre, sous les arcades des magasins. Requête acceptée, les hommes s'assoient. Une ambulance passe, les soldats l'arrête ; l'ambulancier annonce qu'il va à Ramallah, il a le droit puisque le couvre-feu est levé. Celui qui semble être le chef du groupe militaire ne le croit pas, il se dirige vers la radio de son véhicule et annonce qu'il va vérifier auprès du précédent barrage, où l'ambulancier affirme être passé. Outre le chauffeur de l'ambulance, deux autres hommes sont dans le véhicule ; celui qui est à l'arrière semble très fatigué ; nous demandons à leur parler, les soldats refusent.

Nous restons deux bonnes heures, les cinq Palestiniens sont toujours assis, à attendre ; les trois personnes de l'ambulance n'ont toujours pas pu repartir... Nous devons partir au centre de l'UPMRC, où Susan organise à 10h00 une réunion pour tous les internationaux.

En rejoignant l'artère principale de Jérusalem Street, nous retrouvons l'autre Laurent. Une jeep stationne, elle vient d'arrêter quatre passants. Nous nous approchons et engageons une discussion avec un des deux militaires de la jeep. Il est jeune, une trentaine d'années, et gradé. Il nous apprend que parmi les quatre



personnes arrêtées, il y a un arabe citoyen israélien qui n'a pas le droit d'être là ! Au fil de la discussion, il nous lâche qu'il ne souhaite pas plus que la majorité de ses concitoyens la guerre, néanmoins, selon lui, elle risque de durer très longtemps car jamais les Palestiniens n'arrêteront les attentats-suicide ; nous lui demandons si le gouvernement israélien, de son côté, est prêt à faire cesser toute violence ; pas de réponse...

Les trois Palestiniens sont finalement relâchés, le soldat a gardé l'arabe israélien, il l'emmène au poste de police. Là-bas, nous dit-il, il vérifiera son identité. Nous demandons à l'homme ce qu'il fait là, il affirme être venu voir sa sœur à l'hôpital de Naplouse, enceinte et gravement malade. Il a visiblement très peur d'être embarqué, craignant, probablement à juste titre, d'être arrêté et emprisonné une fois arrivé au poste. Nous essayons encore pendant quelques minutes de parlementer avec le soldat, sans succès.

La jeep s'éloigne, un des trois types relâchés tout à l'heure se pointe ; il est chauffeur de taxi et avait dû laisser au soldat les clés de son véhicule, immobilisé en plein milieu de la rue. En fait, il leur a donné une fausse clé : il monte dans le taxi et s'éloigne. C'est ça aussi, l'esprit de résistance, malgré l'aspect dramatique de la situation, je ne peux m'empêcher de rire, tout comme le chauffeur de taxi, hilare, qui vient de récupérer son bien !

Nous sommes les derniers arrivés au centre, il y a là une quinzaine d'internationaux, plusieurs Américains de l'ISM, un Allemand, un Suédois, notre petit groupe de Français. La réunion est animée par Susan. Le premier point à l'ordre du jour concerne la récolte des olives dans le village de A... Les colons israéliens vivent sur les collines entourant le village ; ils sont très hostiles envers les Palestiniens et il y a fort à parier que des incidents auront lieu dans les jours qui viennent. Dans un autre village des environs, où la récolte a déjà commencé, il y aurait eu quatre morts et vingt blessés. Dans le village de Yanoun, il y aurait eu deux agriculteurs tués ces derniers jours. Le problème qui se pose à l'heure actuelle, c'est comment assurer une protection effective aux villageois palestiniens alors que nous sommes si peu nombreux ? Susan nous annonce que l'ISM va accueillir dans les prochains jours cinquante personnes ; la CCIPPP parlait, avant notre départ en Palestine, d'une centaine de personnes. Le problème, c'est que d'autres régions ont aussi besoin des internationaux. A Kalkilya, à Tulkarem, la récolte a déjà commencé et il n'y a personne. Hier, lors de la réunion avec les villageois de A..., certains proposaient de faire un roulement, d'effectuer la cueillette dans certains champs le matin, dans d'autres l'après-midi. D'après l'expérience de l'année précédente, il faut plusieurs internationaux bien visibles au même endroit, sinon cela ne sert à rien et les colons tirent quand même sur les récoltants. Il y a aussi certains villages qui refusent d'accueillir des pacifistes israéliens parmi les internationaux, craignant de s'attirer encore davantage la colère des colons. Bref, nous ne pouvons de toutes façons rien décider avant de savoir combien d'internationaux, exactement, vont arriver. Nous promettons à Susan de contacter la CCIPPP dans la journée afin d'en savoir plus. Une fois le nombre d'arrivants connu, il s'agira de décider des lieux d'intervention, cruel dilemme lorsqu'on sait que partout les paysans sont en danger et risquent leur vie pour pouvoir se nourrir !

Nous parlons ensuite de notre présence au sein des écoles. Certains internationaux donnent des cours d'anglais dans des écoles de Naplouse, d'autres, comme nous l'avons fait, assurent juste une présence « rassurante » face au va-et-vient des chars. Cela marche assez bien, néanmoins certains élèves et professeurs n'osent pas sortir de chez eux pour se rendre dans les écoles, de crainte d'être arrêtés ou brutalisés. Nous décidons pour les jours qui viennent d'aller chercher les gens chez eux, principalement dans les camps de Balata et Ascar, et de les accompagner jusqu'aux écoles.

Nous en arrivons au sujet brûlant des maisons réquisitionnées par l'armée israélienne. Aujourd'hui, ISM a recensé six maisons occupées, dans Naplouse et ses environs. Ces maisons sont réquisitionnées parce qu'elles sont situées à des endroits stratégiques et qu'elles représentent des points d'observation intéressants pour l'armée. Les habitants sont, soit chassés purement et simplement de leur maison, les mains vides ou presque, soit confinés dans une ou deux pièces desquelles ils ne peuvent pas sortir ; cela peut durer quelques jours ou quelques semaines. Les internationaux s'y rendent régulièrement afin de s'assurer qu'ils vont bien, ils leur apportent nourriture, médicaments et provisions de première nécessité, quand l'armée israélienne veut bien les laisser faire. Pour aujourd'hui, nous nous répartirons en deux groupes et irons voir les deux maisons avec qui nous avons des contacts.

Nous terminons la réunion en constatant qu'il faut continuer à assurer une présence très régulière aux principaux barrages de la ville. Depuis quelques jours, les soldats israéliens font tout pour empêcher les

ambulances de circuler, les bulldozers ont arraché un gros arbre et l'ont posé en travers de Jérusalem Street ; plusieurs canalisations ont été éventrées, l'entreprise de démolition continue.

Quelques uns d'entre nous nous rendons chez le Dr Ghassan, un médecin palestinien qui coordonne les actions auprès des maisons réquisitionnées. Il nous indique les lieux où nous devons aller ; Laurent R., Lili et Nadia vont voir une des deux maisons avec Fabian, l'autre Laurent, H. et moi nous dirigeons au sud de la ville. Nous re-traversons Naplouse ; il est environ 13h00, il fait particulièrement chaud, les rues sont remplies de poussière. Nous marchons pendant 3 ou 4 kilomètres avant de croiser un barrage où sont stationnées deux jeeps de l'armée. Nous passons sans nous arrêter, la route que nous prenons n'a plus d'asphalte, il n'y a que de la terre qui s'est transformée en cinq bons centimètres d'une poussière rouge qui pénètre nos yeux et nos narines. Nous finissons par trouver la maison, située sur une colline qui surplombe Naplouse. Nous montons doucement, restant bien visibles. Nous distinguons deux véhicules mais ne voyons personne ; nous demandons à voix haute, en anglais, si il y a quelqu'un, pas de réponse. Un des deux véhicules s'éloigne. Nous continuons à grimper jusqu'à ce que, finalement, un soldat sorte de la maison. Il nous crie de nous arrêter, ce que nous faisons, puis nous demande le motif de notre présence en ces lieux, ce que nous lui expliquons. Il nous ordonne d'attendre, rentre dans la maison et ressort dix minutes plus tard. Il nous fait signe de nous avancer. Un autre soldat le rejoint, ils sont tous les deux très jeunes, une vingtaine d'année. Ils semblent être seuls. Nous restons sur le pas de la porte, je distingue sur le toit des silhouettes en treillis avec des armes, en y regardant de plus près il s'agit en fait de personnages en carton-pâte, il y en a plusieurs, les armes sont pointées vers la ville de Naplouse !

Nous demandons aux soldats où sont passés les habitants de la maison : ils ne savent pas, évidemment, ça fait trois jours qu'ils sont là et les habitants sont partis juste après la réquisition, en emportant bon nombre de bagages. Les soldats pensent ne rester que quelques jours mais ils ne peuvent pas nous donner de date précise. Ils nous répètent qu'ils ne peuvent rien faire pour nous, que les habitants de la maison seront prévenus par leurs voisins du départ de l'armée, que cela n'est l'affaire que de quelques jours, qu'il n'y a pas de souci à se faire, etc...Ils sont presque intarissables, en réalité ils semblent mal à l'aise, décontenancés par notre visite, d'autant qu'ils n'ont pas avec eux de supérieur pour nous aboyer dessus !

En repartant, nous nous arrêtons un peu plus bas chez des voisins ; une vieille femme nous confirme qu'elle a vu partir les habitants de la maison il y a trois jours ; elle ne sait pas où ils sont mais, d'après elle, ils auront probablement été se réfugier chez des cousins, dans le centre de Naplouse ; elle nous donne le nom des habitants. H. appelle le Dr Ghassan, puis O., afin qu'ils se renseignent sur l'endroit où nous pouvons localiser les cousins. Le temps que nous regagnions le centre, ils ont réussi à trouver l'adresse à laquelle s'est réfugiée la famille ! Nous nous y rendons avec O., c'est en fait près du camp de Balata. Devant la maison, une vingtaine de personnes nous accueille, des enfants déboulent de partout et nous font fête ! Nous nous installons dans le salon en compagnie de la famille, composée de neuf personnes, autour d'un thé qui nous est aussitôt servi. Nous racontons notre visite de l'après-midi et proposons à la famille de nous rendre, tous les internationaux, avec elle, à sa maison, ne serait-ce que pour récupérer des affaires. Car, contrairement à ce que nous ont dit les soldats, les occupants sont partis les mains vides, sans rien pouvoir emmener, et ils ont juste eu le temps d'entreposer leurs affaires sur le toit de la maison.

Le chef de famille est d'abord assez méfiant ; il a peur que, si nous intervenons, il perde tout espoir de retrouver sa maison. Selon lui, les soldats israéliens l'ont assuré qu'il récupérerait la maison au plus tard samedi, il préfère donc attendre cette date avant de tenter autre chose. Une de ses filles dit qu'elle a besoin de ses cours, une autre parle de vêtements... La mère raconte comment ça s'est passé : les jeeps des soldats sont arrivées très vite, accompagnées d'un bulldozer qui a creusé une tranchée autour de la maison, pour les effrayer. Ils ne s'attendaient pas du tout à cette intrusion, les soldats les ont obligés à partir très rapidement et à entasser leurs affaires sur le toit, même les lits et les meubles ! Avant de partir, ils ont accepté que seule la mère entre cinq minutes récupérer des affaires pour les enfants. Nous discutons quelques minutes, sans convaincre le père de retourner le lendemain dans la maison. Malgré ce qu'il nous a dit auparavant, il semble quand même lucide et estime avoir, en fin de compte, peu de chances de récupérer sa maison. Quoi qu'il en soit, nous constatons une fois de plus la grande solidarité des Palestiniens. Toute la famille restera logée dans la maison du cousin, le temps qu'il faudra.

Nous retournons à Balata, il fait déjà nuit. Les autres membres du groupe sont déjà rentrés. De leur côté, ils sont allés dans une maison réquisitionnée depuis un certain temps par l'armée : les habitants ont été parqués dans deux pièces au rez-de-chaussée, encore en travaux; ils vivent à 9 dans ces 2 pièces, les

soldats occupant le reste de la maison. Ils sont en fait prisonniers de leur propre demeure, ne pouvant même plus sortir; un des enfants s'est brûlé au visage avec de l'eau bouillante, les parents n'ont pas pu l'emmener chez un médecin et les soldats ont refusé jusqu'à maintenant qu'un médecin vienne le soigner sur place. Un photographe accompagnait le groupe d'internationaux, il a commencé à prendre des photos, le responsable militaire présent l'a menacé, d'abord de lui prendre son appareil puis, le ton montant, de tirer sur lui. Il a aussi menacé les internationaux présents; ils ont cependant obtenu que le médecin puisse venir dans les prochains jours.

### *Mardi 8 octobre 2002, Naplouse*

Lever à 6h00 : nous retrouvons Marc et Aïssa de l'ISM et récupérons quatre professeurs dans le camp de Balata avant de nous diriger vers les écoles.

En arrivant aux écoles, par une petite ruelle de derrière, des dizaines d'enfants se précipitent vers nous, l'air paniqué : les soldats israéliens sont déjà là, un tank bloque la voie d'accès principale aux écoles, les enfants et les professeurs ont été refoulés de ce côté ci, mais une jeep de l'armée tourne sans cesse dans le périmètre ; certains enfants semblent vraiment effrayés, d'autres au contraire sont très excités et lancent des pierres contre la voiture et contre le char. Nous sommes complètement pris en sandwich, la jeep tourne toujours. Les internationaux s'avancent : nous nous dirigeons très lentement vers le char qui bloque l'accès aux écoles mais celui-ci s'en fiche; il avance vers nous et se met à tirer sur la foule (enfants et professeurs); nous sommes parmi eux, mais cela ne les empêche pas de tirer, cette fois-ci, en l'air et au sol. S'ensuit un mouvement de panique général, tout le monde essaie de se replier, les écoliers hurlent, certains éclatent en sanglot...

Un enfant d'environ 10 ans a été blessé d'une balle dans l'estomac. Nous n'en savons pas plus pour l'instant, mais il y a deux jours, un autre enfant a reçu au même endroit une balle dans la jambe. Il semble impossible de continuer les cours aujourd'hui...Une ambulance arrive très rapidement et récupère le blessé. Nous profitons du fait que le char s'est éloigné pour rejoindre ceux qui avaient déjà pu entrer dans les écoles. Tout le monde décide de rentrer, alors nous nous séparons pour raccompagner les gens par groupes. Au passage, nous avons une petite altercation animée avec Marc et Aïssa ; en-effet, lors de la réunion d'hier, nous avons insisté sur le fait qu'il fallait arriver aux écoles avant les soldats, afin de faire passer les élèves au carrefour par petit groupe et éviter qu'une foule compacte ne se masse devant les écoles, comme ça a été le cas ce matin ; Marc a insisté pour que nous récupérions d'abord les professeurs, nous aurions dû le laisser faire ça tout seul et nous rendre quant à nous directement aux écoles, comme nous le confirment d'ailleurs, sur un ton de reproche, plusieurs enseignants.

Sur le chemin du retour, nous croisons la même jeep de l'armée postée à un autre check point; nous abordons un des officiers, déjà croisé hier (celui qui a arrêté l'arabe israélien). Il est furieux contre nous, il nous accuse de permettre aux enfants de jeter des pierres en les couvrant par notre présence. Nous lui répétons que nous sommes pacifistes et que ce ne sont pas les enfants qui déclenchent la violence! C'est le char, ce matin, qui a tiré sur la foule des enfants, eux n'ont fait que riposter avec de simples pierres... Laurent R. est assez véhément, le soldat s'énerve et s'en prend à lui, il menace même de l'arrêter et de l'emmener au poste s'il continue à discuter...Nous partons vers le centre de l'UPMRC.

En chemin, la discussion est vive. Nous avons l'intime conviction qu'il existe une volonté délibérée du gouvernement israélien d'empêcher les enfants palestiniens d'être scolarisés et d'étudier normalement. Aujourd'hui, ces enfants sont complètement désœuvrés, l'inactivité ne fait qu'augmenter leur agressivité, ils n'hésitent pas à se poster devant les chars et à lancer toutes sortes de projectiles; ils prennent des risques énormes mais qu'ont-ils vraiment à perdre ? Quel autre moyen ont-ils de prouver qu'ils existent et qu'ils veulent vivre ?

Nous avons rejoint d'autres internationaux et reparlons de la journée d'hier. Malgré la levée du couvre-feu dans la partie sud, les chars et les jeeps de l'armée sillonnaient la ville. Les bulldozers étaient là aussi; ils ont saccagé plusieurs routes importantes du centre ville, brisé des canalisations d'eau, déraciné des arbres, retourné l'asphalte. Les destructions étaient plus importantes que d'habitude. Ces actions sont destinées à limiter la circulation et le déplacement des populations, mais aussi à saper le moral des habitants. Une femme, qui n'était pas sortie depuis plusieurs semaines, était sous le choc devant ce paysage de désolation...Deux jours auparavant, nous avions commencé avec d'autres internationaux a

dégager une des routes importantes de la ville, notamment pour permettre aux ambulances de circuler plus rapidement ; hier, elle était de nouveau impraticable !

A 10h00, réunion quotidienne des internationaux : nous constatons tous qu'il y a depuis quelques jours une agressivité croissante de la part des soldats envers nous. Notre présence les agace au plus haut point et les discussions avec eux sont de plus en plus tendues. Toutes ces émotions sont parfois lourdes à gérer. Nous sommes à la fois témoins et acteurs de conflits permanents et nous mêmes sommes parfois partagés quant à la position à adopter. Ceci dit, nous restons déterminés dans notre action, nous avons le devoir de ne JAMAIS baisser les bras.

Paul, le photographe, raconte qu'en venant au centre il a croisé un groupe de jeunes écolières, entre 6 et 10 ans, qui rentraient chez elle. Une jeep s'est arrêtée à leur hauteur et des soldats ont lancé des projectiles sur les fillettes, un soldat a même tiré sur le côté, pour les effrayer...Que dire ? Paul lui-même a été pris à partie par des soldats de la jeep ; furieux, ils lui ont crié que, s'il prenait des photos de ce qui était en train de se passer, ils lui tireraient dessus...

Après la réunion, nous nous séparons à nouveau ; Laurent M. et Lili, fatigués, préfèrent rentrer à Balata ; Nadia et H. vont visiter une nouvelle maison réquisitionnée. Laurent et moi nous dirigeons vers la vieille ville. Je sais que Médecins du Monde a plusieurs programmes d'aide médicale en Palestine, dont un à Naplouse ; je tiens à visiter leur dispensaire avant de partir et à exprimer ma solidarité au personnel présent. Nous sommes reçus par une femme d'une quarantaine d'années, Dr Randa, médecin généraliste. Elle nous apparaît très vite être une femme exceptionnelle, dynamique et très énergique. Elle parle à toute vitesse, comme si elle avait peur d'oublier de nous parler de choses importantes.

Le dispensaire MDM effectue des consultations et distribue des médicaments, pour un prix symbolique ; beaucoup de gens viennent ici car le dispensaire se situe dans le souk de Naplouse, un endroit où les militaires ne pénètrent jamais. Il y a aussi un psychologue qui consulte deux fois par semaine. Randa est originaire de Naplouse, elle refuse de partir, de quitter sa ville, sa famille, ses proches, elle se battra jusqu'au bout et insiste beaucoup sur la résistance immense et sans faille du peuple palestinien. Néanmoins, elle parle aussi de sa fatigue, du stress quotidien qui ne quitte presque jamais les Palestiniens, de l'angoisse de mourir, des difficultés pour se nourrir, trouver quelques médicaments. Ces paroles, à la fois porteuses d'espoir et empreintes d'un profond découragement, nous touchent beaucoup ; le témoignage de Randa est bouleversant, il symbolise si bien l'esprit de fraternité et de solidarité sans faille de son peuple, cette femme est admirable, comme tant d'autres croisés durant ce séjour !

En fin d'après-midi, après avoir circulé pendant un moment aux alentours des barrages, nous rentrons au centre de l'UPMRC où un match de foot s'est improvisé avec les internationaux et les jeunes bénévoles palestiniens du centre. Moment de détente, ils semblent contents...En rentrant à Balata, nous faisons un crochet par le « centre culturel » où est célébré l'anniversaire de la deuxième Intifada. Il y a une expo photos, beaucoup d'images de martyrs, partout la mort, la violence, des corps meurtris ; je ne reste pas.

Chez O., nous improvisons une petite réunion afin de décider de ce que nous allons faire dans les prochains jours. H. a eu Hassib au téléphone, il propose que nous nous rendions à Kalkiliya où des membres de l'ONG PARC (*Palestinian Agricultural Relief Committee*) nous attendent.

H. et moi devons dormir dans le camp d'Ascar ; nous arrivons dans une maisonnette où vit seule une grand-mère; ce soir, sa petite fille, qui habite à côté, l'a rejointe et dormira avec nous. Nous sommes épuisées. L'ambiance est lourde, nous ne sommes pas mécontentes de rentrer enfin chez la grand-mère ; nous dormons toutes les quatre dans la même pièce. H., qui n'arrive pas à dormir, se réveille plusieurs fois durant la nuit ; le lendemain, elle me racontera qu'à chaque fois qu'elle s'est réveillée, elle a vu la grand-mère assise dans son lit, les yeux ouverts. La petite fille, elle, a fait des cauchemars toute la nuit...

### *Mercredi 9 octobre 2002, région de Tulkarem et Kalkiliya*

Nous rejoignons les autres chez O., au camp de Balata. Leur nuit a été mouvementée : vers trois heures du matin, des soldats ont fait irruption dans le camp et ont arrêté cinq Palestiniens, près de chez O.. Il y a eu de nombreux échanges de tirs, O. craignait de se faire arrêter lui aussi. Frayeur générale, tout est allé très vite et personne n'a rien pu faire ; l'arrestation n'a duré que quelques minutes.

Pendant le petit-déjeuner, durant lequel nos compagnons de voyage nous relatent avec forces détails cette nuit mouvementée, nous recevons un coup de fil de Susan. Elle vient d'avoir des nouvelles de Jénine, il paraît que les soldats y sont particulièrement remontés contre les habitants. Il n'y a qu'une internationale, une jeune irlandaise qui demande du renfort. Susan nous dit aussi que les soldats israéliens, à Jénine, sont beaucoup plus restrictifs envers les internationaux. Que faire ? Notre visite à Kalkiliya est déjà planifiée, là-bas, aussi des villageois nous attendent... Après une bonne heure de discussion, nous décidons de scinder notre groupe en deux. Trois d'entre nous, Laurent R., H. et Nadia, se rendront à Jénine, les autres iront comme prévu à Kalkiliya et nous nous retrouverons tous vendredi à Jérusalem. H. garde avec elle le téléphone du groupe, de notre côté nous serons accompagnés d'un membre du PARC et pourrons donc les rejoindre sans problème. J'ai avec moi le numéro de téléphone de l'équipe MDM-Canada présente à Jénine ; j'appelle Ronald, le coordinateur, qui accepte de récupérer le groupe au barrage à l'entrée de la ville.

Vers midi, Laurent, Lili et moi retrouvons au local de l'UPMRC le taxi qui doit nous conduire à Kalkiliya. Les adieux avec l'équipe de l'UPMRC sont difficiles, j'ai un peu le sentiment (pas nouveau pour moi, d'ailleurs) de les abandonner à leur triste sort. Ils ne cessent de nous remercier de notre présence et insiste pour que les internationaux continuent à venir, c'est un message que les Palestiniens ne cessent de nous répéter depuis que nous sommes là, c'est aussi le message que je voudrais transmettre à travers ce témoignage.

A la sortie de Naplouse, toutes les routes ont été bloquées par les Israéliens et, quand ce n'est pas le cas, les barrages empêchent les palestiniens de passer. Nous sommes obligés de rouler à travers des champs d'oliviers, c'est plein de cailloux et de poussière; le taxi roule doucement, secoué par les cahots, le châssis touche presque le sol, j'ai l'impression que la voiture va se disloquer à chaque instant . Le trajet, de quarante kilomètres environ, prend d'habitude une demi-heure heure ; aujourd'hui, nous le ferons en deux heures. Quelle situation humiliante pour la population palestinienne! Les Israéliens sont en train de détruire toutes les infrastructures palestiniennes; les grandes routes sont retournées, les bâtiments officiels détruits (nous passons à Naplouse devant la Moqhata rasée elle aussi, comme celle de Ramallah), les canalisations arrachées : tout est fait pour « pourrir » la vie des palestiniens, pour faire de leur quotidien un enfer.

Les Israéliens sont en train de construire ce mur, en Cisjordanie, entre Jénine au nord et Hébron au sud. Pour eux, c'est une question de sécurité; en réalité, ils sont s'accaparent ainsi petit à petit les territoires palestiniens, au mépris de toutes les conventions internationales, qu'ils ont pourtant signées. Ils ont commencé par la région de Tulkarem et Kalkiliya car c'est une des plus fertiles du pays : elle fournit plus d'un tiers de la production agricole palestinienne. En arrivant près de Kalkiliya, nous voyons les bulldozers israéliens à l'oeuvre, en train de délimiter le tracé du futur mur, entourés de soldats armés qui font le gué.

Nous retrouvons Chawkat et Sadeh, représentants du PARC. Petit moment d'émoi, Laurent ne retrouve plus son sac. Il finit par se rappeler qu'il l'a laissé sur le bord de la route, à une dizaine de kilomètres de là, où nous nous sommes arrêtés pour nous dégourdir les jambes ! Il repart avec le taxi, Lili et moi partons chez des paysans d'un village proche où nous sommes attendues. De nouveau, le long de la route, des bulldozers à l'oeuvre. Chawkat insiste sur le fait que cette région est particulièrement fertile et que le mur va permettre aux israéliens de grignoter une partie de l'espace cultivé aujourd'hui par les paysans palestiniens. La zone est également bien irriguée, parsemée de nombreuses sources, mais là encore, 85% des points d'eau sont contrôlés par les israéliens !

L'agriculteur chez qui nous sommes reçus nous fait visiter ses serres : tomates, poivrons, maïs, fruits divers, il y a même des avocats. Derrière chez lui, une citerne vient d'être posée, grâce au PARC ; elle va servir à alimenter une dizaine d'agriculteurs à proximité. Nous nous retrouvons ensuite autour d'une table, encore une fois, nous sommes reçus comme des rois ! Le maître de maison a préparé des poulets et il est tout fier de nous montrer le four « souterrain », creusé à même le sol dans son jardin ; les poulets « à l'étouffée » sont délicieux, Laurent arrivé juste à temps pour partager ce repas.

Chawkat nous présente son association. PARC est l'une des plus importantes ONG palestiniennes. Ses programmes sont répartis dans treize districts, à travers les territoires de la Cisjordanie et de la bande de Gaza. Dans chaque district, des agents communautaires de PARC sont chargés d'animer des associations villageoises, des comités agricoles ou des coopératives. Les activités sont variées : distribution de micro crédits, formations, projets de culture en terrasse, construction de citernes, protection de l'environnement, soutien au développement rural... PARC s'efforce également de continuer à faire vivre l'agriculture palestinienne et d'en faciliter son commerce. De plus en plus de produits de l'agriculture palestiniennes subissent l'embargo des Israéliens ; leur acheminement, même au sein des territoires occupés, devient extrêmement compliqué, il faut parfois plusieurs jours pour acheminer les légumes ou les fruits d'une ville à l'autre, ils sont souvent pourris avant d'arriver à destination. Dans un autre registre, les paysans palestiniens ont de plus en plus de difficulté à se fournir des engrais, des semences et autres produits d'entretien. Alors la plupart d'entre eux produisent aujourd'hui sans engrais ajouté, ce qui rend les fruits et légumes encore plus rapidement périssables. Et puis le prix de vente est trois fois moins important : une aubergine est normalement vendue 10 shekel sur le marché israélien ; si elle n'a pas été traitée, elle n'est vendue que 2 ou 3 shekel.

PARC souhaite développer des partenariats avec des associations étrangères oeuvrant dans les mêmes domaines d'activité, afin de faciliter les échanges de produits et contourner les restrictions imposées par le gouvernement israélien. L'agriculteur qui nous reçoit insiste sur un point : nous devons alerter les hommes politiques en Europe, afin que les gouvernements européens fassent davantage pression sur Israël ; par ailleurs, il le répète plusieurs fois, il est impératif que nous continuions à assurer sur place une protection aux Palestiniens, mais, là aussi, il faudrait que des instances internationales prennent le relais et au moins renforcer cette présence !

La conversation s'engage ensuite sur la répartition des terres ; notre hôte nous apprend qu'il n'y a pas, en Palestine, de système cadastral ; les terres appartiennent aux familles palestiniennes depuis plusieurs générations, les gens se les revendent ensuite, de la main à la main ; le gouvernement Palestinien ne possède pratiquement pas de terre. Quant aux propriétaires, ils refusent presque tous, maintenant, de revendre ne serait-ce qu'un bout de parcelle. On peut les comprendre, chaque famille tient plus que tout à son bout de terre.

Nous repartons vers le village natal de Chawkat ; il vit et travaille aujourd'hui à Ramallah mais sa mère est toujours là et il tient à nous montrer où il est né. Ce soir, nous dormirons chez son collègue Sadeh, qui habite un petit village tout près de la Ligne Verte. Depuis la terrasse de sa maison, on distingue plusieurs colonies entourant la zone. Une fois de plus, nous sommes reçus comme des rois ! Nous dînons sur la terrasse, enveloppés par la douceur de la nuit qui tombe. Le climat semble tellement paisible, quel changement après Naplouse ! Sadeh nous explique que les habitants des campagnes vivent mieux que ceux des villes : il y a peu d'incursions militaires et de violence armée, les habitants ne sont pas soumis à la pression du couvre-feu ; et puis, ils ont toujours moyen de cultiver un bout de jardin, c'est plus facile de se nourrir. Après le repas, Sadeh a convié quelques amis pour fumer le narguilé ; parmi eux, un jeune étudiant en ingénierie de 21 ans ; ce dernier a déjà fait trois années d'études supérieures à l'Université de Naplouse, il lui en reste encore deux mais l'Université est fermée depuis plus de six mois. Il ne sait pas du tout quand il pourra reprendre ses études ; en attendant, il n'arrive même pas à trouver de travail pour subvenir à ses besoins et vit avec sa famille.

### *Jeudi 10 octobre 2002, région de Tulkarem et Kalkiliya*

Nous partons tôt le matin pour une visite de la région. Nous nous rendons dans un village de la zone, qui possède deux pressoirs à olives ; le pressoir sert à tout le monde, moyennant une petite participation. PARC a aidé la municipalité à l'acheter et Sadeh, animateur de l'association, a organisé avec les villageois un système d'utilisation, à tour de rôle, du matériel.

Nous rencontrons là un paysan qui possède un champ d'oliviers à l'intérieur d'une colonie ! Malgré le danger que cela représente, il a réussi à trouver un chemin pour se rendre jusqu'à son champ mais les colons le menacent à chaque fois et il a de plus en plus peur.

Un peu plus loin, une clôture, longeant la route, marque la séparation entre la « partie palestinienne » et les colonies qui se trouvent là. Sadeh nous montre sur le bord de la route, juste en dessous de la clôture, une école palestinienne. Derrière l'école, un tas énorme d'immondices déversés par les habitants de la colonie qui se trouve un peu plus haut ! Sadeh nous explique que, dans les années soixante, cette colonie était un kibboutz dans lequel Palestiniens et Israéliens travaillaient ensemble. Aujourd'hui, les colons refusent tout contact avec la population palestinienne ! En nous montrant à quelques centaines de mètres la Ligne Verte, qui marque la frontière entre la Cisjordanie et Israël, il nous avoue qu'une de ses sœurs habite de l'autre côté, près de Tel-Aviv ; il ne l'a pas vu depuis près d'un an, pourtant ils vivent qu'à quelques kilomètres l'un de l'autre.

Nous traversons de nombreux villages palestiniens, tous entourés de colonies qui encerclent ces villages. Les Israéliens ont construit des routes qui vont vers des colonies vers Israël; les Palestiniens n'ont pas le droit de les emprunter, ils en sont réduits à construire leurs propres routes, enfin plutôt des chemins à travers champs ! La région est complètement morcelée, sur une carte, elle ressemble à un gruyère : chaque trou, et ils sont nombreux, représente une colonie.

Il s'agit en fait de compliquer la vie des Palestiniens ; les villages sont encerclés, les gens mettent dix fois plus de temps pour aller travailler. Nous passons dans un village qui a été déplacé deux fois, en 1948 puis en 1967, marquant à chaque fois un agrandissement du territoire israélien. Dans la zone, plus de 80 kms<sup>2</sup> de champs ont été détruits pour construire le mur.

Nous visitons des serres de légumes et de fruits, l'endroit est fertile, bien irrigué. Toutes sortes de variétés sont produites ici ; tomates , poivrons, aubergines, citrons, oranges, fraises, etc...Des soldats sont venus récemment faire des marques sur les serres. Ils ont dit aux fermiers que le mur passerait par là et qu'ils n'avaient plus qu'à partir! Ils leur ont même proposé de l'argent mais personne n'a accepté. Ils n'ont aucune envie de quitter leurs terres, ils ne veulent pas non plus rentrer dans le jeu des Israéliens. Certains sont pourtant obligés; un fermier a été forcé de signer un papier disant qu'il cédait ses terres à l'Etat d'Israël!! Il y a bien d'autres moyens de détruire la vie des fermiers: les Israéliens bloquent les importations d'engrais, ainsi les fruits et les légumes pourrissent plus vite et sont vendus moins chers, cela entraîne ainsi une plus-value beaucoup moins importante pour les fermiers.

Dans plusieurs villages, la récolte des olives vient de commencer. En temps normal, les premières cueillettes débutent autour du 15 octobre, mais certains paysans préfèrent commencer plus tôt pour déjouer l'attention des colons. Les olives représentent un tiers de la production agricole palestinienne, mais, aujourd'hui, le gouvernement israélien détruit des champs entiers et les colons se chargent de faire baisser encore davantage les statistiques !

Chez un autre fermier, les bulldozers sont déjà passés et ont rasé il y a trois jours à peine un champ de concombres de plus de deux hectares. Ils ont proposé jusqu'à 40000 USD pour racheter toutes ses serres mais le fermier a refusé ; il dit qu'il ne bougera pas de l'endroit, mais je doute que cela fasse reculer les bulldozers, malheureusement. Sadeh nous fait remarquer que des soldats, au loin, nous observent à la jumelle ; il nous enjoint à quitter les lieux car, dit-il, si nous restons plus longtemps, ils vont probablement débarquer et causer des ennuis au fermier.

Nous visitons aussi une cimenterie dirigée par un arabe israélien ; ce dernier a volontairement implanté son usine en Cisjordanie, afin de faire travailler des Palestiniens, et a réussi à obtenir un laissez-passer des autorités israéliennes, l'autorisant aussi à transporter les matériaux et les produits finis.

En début d'après-midi, nous retrouvons Chawkat Avant de repartir vers Jérusalem, il nous emmène dans un dernier village où PARC vient de planter plusieurs hectares d'oliviers en terrasses. Chawkat nous explique que, quelques mois plus tôt, les soldats israéliens ont arraché des centaines d'oliviers dans le village d'à côté ; alors les palestiniens ont décidé de replanter un peu plus loin, dans un endroit difficile d'accès pour les bulldozers. C'est cela aussi, l'esprit de résistance : pour chaque olivier arraché, un olivier replanté !

Au retour, nous décidons de nous arrêter à Ramallah où le couvre-feu est aujourd'hui levé jusqu'à 18h00. Au siège du PARC, Chawkat nous présente sa jeune collaboratrice, Maha, qui propose de nous guider à travers la ville. Maha nous apprend que, la nuit dernière, l'armée israélienne est entrée dans 23 villages palestiniens autour de Ramallah, procédant à de nombreuses arrestations de présumés terroristes et imposant partout le couvre-feu. Maha semble désespérée, elle nous répète que la plupart des Palestiniens, aujourd'hui, n'ont plus d'espoir ; ils sont obligés de vivre au jour le jour et n'ont plus aucun moyen de se projeter dans un quelconque avenir, de se construire un futur.

Nous partons vers le centre ville. Plusieurs barrages israéliens entourent Ramallah ; Maha nous explique que, volontairement, elle n'a jamais été chercher son laissez-passer l'autorisant à circuler sur le territoire palestinien, elle estime que, en tant qu'habitante de la Cisjordanie, elle n'a pas à obtenir l'autorisation du gouvernement israélien pour circuler sur son propre territoire et elle refuse l'humiliation de devoir se présenter à un poste de police israélien...encore un bel exemple de résistance ! Nous passons donc par des chemins détournés pour entrer dans Ramallah. Une heure de trajet pour quelques kilomètres, il faut changer trois fois de taxi, car les Israéliens ont été jusqu'à creuser des tranchées empêchant, en dehors des barrages, les véhicules de passer ; chaque jour, ils patrouillent et tirent sur les taxis « illégaux ». Imaginez ceux qui tous les jours doivent sortir de la ville pour aller travailler !



La Moqhata – Photo Laurent Rebière

Le centre de Ramallah est très animé, de nombreux commerces sont ouverts, il y a une foule de marchands ambulants mais, à 17h00, le couvre-feu s'annonçant, il faudra tout ranger.

Passage obligé devant la Moqhata complètement rasée, un vrai champ de ruines duquel ne s'élève plus qu'un seul bâtiment intact ! Les autres bâtiments sont à moitié détruits, fissurés, éventrés ; les entrées sont calfeutrées avec des sacs, des matelas ou même des meubles. Sur le côté, un cimetière de voitures calcinées, les véhicules diplomatiques de l'Autorité Palestinienne... Les Palestiniens reconstruisent déjà le bâtiment principal où ont lieu les rencontres officielles. L'endroit est presque désert, trois soldats sont postés devant le bâtiment principal ; l'un d'entre eux s'approche, il nous affirme que les Français sont des amis des Palestiniens, il était là lors du siège de la Moqhata en mars dernier, durant lequel des internationaux sont restés enfermés plusieurs jours en compagnie du président de l'Autorité Palestinienne. Cette Autorité Palestinienne, elle est aujourd'hui mise à mal : les Israéliens ont tout fait pour l'empêcher de fonctionner, la presque totalité de ses infrastructures a été détruite.

Vers 17h30, retour à Jérusalem en passant par le barrage de Kalandia, à la sortie de Ramallah. Nous descendons du taxi qui nous a transportés jusqu'au barrage pour le traverser à pied et prendre un autre taxi de l'autre côté. Une jeune femme en uniforme examine nos passeports et nous regarde avec mépris,



elle nous fait comprendre qu'elle n'est pas dupe de notre présence à Ramallah ; je lui fais un grand sourire, elle semble désarçonnée. Nous mettons presque une heure pour arriver à Jérusalem, il y a pas mal d'embouteillages.

### *Vendredi 11 octobre 2002, Jérusalem*

H. nous a appelés hier soir : la situation à Jénine est très difficile, les habitants subissent, comme à Naplouse, un couvre-feu quasi permanent et l'armée israélienne est particulièrement agressive envers la population. H., Laurent et Nadia n'ont pas pu faire grand-chose ; dans les rues, les soldats interdisent aux internationaux de circuler. Aujourd'hui, ils vont à leur tour à Ramallah et nous rejoindront ce soir.

Laurent M. nous quitte dans la matinée, il prend son avion vers midi mais souhaite faire, tout seul, un petit tour du quartier avant de prendre son taxi. Avec Lili, nous décidons d'aller explorer la vieille ville, notre hôtel étant situé en plein Jérusalem-Est, tout près des souks. Nous croisons de nombreux soldats armés patrouillant dans les rues étroites ; nous sommes vendredi, jour de la prière, les musulmans se rendent par groupes à la mosquée d'Al-Aqsa, dont nous apercevons le dôme doré. Il y a du monde dans les ruelles des souks mais le climat est calme, les gens font leurs courses, discutent entre eux, se rendent tranquillement à la prière. La présence de tous ces jeunes militaires semble disproportionnée ; il paraît que, le vendredi, la surveillance est particulièrement renforcée.

Le Mur des Lamentations est entouré d'épaisses murailles ; pour y accéder, nous passons sous un portail électronique et des militaires vérifient notre identité. Nous flânon dans les petites coursives, nous dirigeant vers la porte de Damas ; je retrouve la magie des vieux souks d'Orient, qui m'a déjà tant charmée au Liban et en Syrie. J'adore cette ambiance, les stands multiples, colorés, les odeurs épicées, la chaleur des gens...

Nous nous arrêtons près de l'hôtel dans un café Internet tenu par des Chrétiens Orthodoxes ; Lili vient de faire développer une série de photos sur Naplouse, je veux les scanner et les envoyer en France. Le propriétaire du café regarde les photos à la fois étonné et atterré, il nous confirme que jamais la presse israélienne ne diffuse ces images des villes palestiniennes détruites, des rues désertes, des trottoirs arrachés... Nous envoyons les photos ponctuées de nombreux commentaires.

Vers 15h00, nous retrouvons nos trois compagnons dans un café près de la porte de Damas ; ils arrivent de la Moqhata, où ils ont pu rencontrer Arafat pendant quelques minutes ; ce dernier n'a délivré qu'un message : que les internationaux viennent nombreux pour la cueillette des olives.

Le groupe rentre à l'hôtel ; pour ma part, je rejoins Susan, arrivée aujourd'hui de Naplouse. Nous devons rencontrer de jeunes pacifistes israéliennes. Le rendez-vous a lieu dans l'appartement de l'une d'entre elles. Là, une dizaine de filles nous attendent, certaines font partie du mouvement pacifiste Taayush.

Ces jeunes femmes, très déterminées, souhaitent se joindre aux actions menées par les internationaux dans les Territoires. Néanmoins, elles n'ont pas toutes le même degré de motivation, certaines veulent y aller coûte que coûte, d'autres veulent auparavant mesurer la prise de risque et les dangers qu'elles courent. En fait, elles ont surtout très peur de la réaction des colons, de plus en plus méfiants, et souvent violents, à l'égard des pacifistes israéliens. Susan leur parle de la situation à Naplouse, elles aussi sont très étonnées par les informations qu'on leur donne, et qui, d'après elles, n'apparaissent jamais dans les médias israéliens. Aucune d'entre elles ne savait que le couvre-feu était instauré depuis presque quatre mois. La discussion porte ensuite sur le comportement à adopter : doivent-elles dire tout de suite qu'elles sont Israéliennes ? Susan suggère qu'au préalable elles travaillent un jour ou deux avec les autres internationaux avant de dévoiler leur identité. Susan ajoute que les filles devront faire attention à leur comportement, à la manière dont elles s'habillent, qu'elles devront éviter les gestes provocateurs. Visiblement, toutes sont homosexuelles et elles ne veulent pas s'en cacher ; elles nous expliquent qu'elles subissent une énorme pression sociale, en particulier de la part des groupes religieux. L'homosexualité n'est pas tolérée, beaucoup d'homosexuels se cachent encore, à part à Tel Aviv, réputée plus libérée en matière de mœurs. En tous les cas, elles réaffirment leur détermination et Susan leur promet d'organiser une action avec l'ISM, en commençant peut-être par les faire venir un prochain WE pour la cueillette des olives.

En rentrant à l'hôtel, Susan m'apprend qu'une femme a été blessée aujourd'hui dans les rues de Naplouse ; la situation est de nouveau extrêmement tendue. Comme dans d'autres villages, les soldats ont

pénétré dans les camps de Naplouse et procédé à plusieurs arrestations. Susan repart demain sur Naplouse en compagnie de deux journalistes américains.

### *Samedi 12 octobre 2002, Jérusalem*

Aujourd'hui a lieu une grande manifestation à Jérusalem, organisée par différents mouvements pacifistes palestiniens et israéliens. C'est une manifestation pour la paix entre le peuple palestinien et le peuple israélien, contre l'occupation en Palestine et contre le barrage d'Abu-Dis, qui sépare Jérusalem de la banlieue d'Abu-Dis, obligeant les Palestiniens à faire un détour de plusieurs kilomètres lorsque les soldats les empêchent de passer.

Hassib nous rejoint vers 10h00 à l'hôtel, nous prenons un taxi Porte de Damas et, après quelques kilomètres, nous arrivons dans une banlieue résidentielle. Des jeeps de soldats sillonnent les rues, l'armée sait qu'une manifestation va avoir lieu et cherche à empêcher les gens de s'y rendre, surtout les palestiniens. Alors, pour l'éviter, nous passons de maison en maison par les jardins, escaladons même un mur, pour nous retrouver dans la rue où doit avoir lieu la manifestation. Bien entendu, Abou-Dis est sous couvre-feu, les magasins sont tous fermés, les manifestants arrivent par petits groupes. Hassib nous met en garde contre les gaz lacrymogènes que l'armée lance systématiquement dans les manifestations ; sur le marché, ce matin, il a acheté des oignons qu'il nous distribue consciencieusement, nous enjoignant de les presser dans nos mains et de les mettre sous nos yeux le moment venu. Parmi les manifestants qui arrivent, je reconnais les filles que nous avons vues hier avec Susan. Des jeeps de soldats barrent la rue, ils sont déjà une quinzaine, armés de fusils d'assaut et grenades à la main... Les gens se regroupent et viennent s'asseoir devant les soldats. Nous nous mettons au premier rang, T-shirts CCIPPP bien visibles. Les participants scandent des slogans, en arabe puis en hébreu ; j'essaie de crier ce qu'ils disent en français : « oui à la paix, non à l'occupation ». Il y a peut-être 300 ou 400 personnes, ainsi que quelques journalistes discrets. Deux des jeunes Israéliennes de Taayush s'avancent et tentent une discussion avec les soldats, elles souhaitent leur faire comprendre que la manifestation est pacifiste et que tout se passera dans le calme. Un soldat, apparemment un officier, se met à crier très fort, il prend l'une des deux filles par le bras, la secoue violemment ; les manifestants commencent à se lever, certains s'avancent ; un Palestinien est arrêté puis relâché dix minutes plus tard. Les organisateurs tentent de calmer la foule et invitent tout le monde à se rasseoir.

Visiblement, les soldats israéliens ont reçu pour consigne de nous empêcher de manifester. Juste avant le début de la manifestation, ils n'ont pas arrêté de circuler autour de nous en criant que nous étions sous couvre-feu et qu'il fallait évacuer, sachant parfaitement que la manifestation était prévue. Alors que le rassemblement a commencé depuis environ trois quarts d'heures, la situation dégénère subitement suite à une altercation entre un soldat et un jeune. Après quelques coups de feu tirés en l'air et à nos pieds, les policiers tentent de disperser les manifestants en lançant des bombes lacrymogènes dans la foule. Il s'ensuit un mouvement de panique général. Malgré nos oignons protecteurs, il devient rapidement difficile de respirer, nous suffoquons, nous sommes en larmes, et, à moitié asphyxiés, tentons de nous réfugier dans les maisons voisines. Certains sont pris de malaises et sont évacués par les ambulances présentes depuis le début du rassemblement.

Au bout de quelques minutes, nous retournons sur les lieux de la manifestation. Le cortège se met en marche, il avance dans le sens inverse pour éviter tout contact violent avec les soldats, qui suivent les manifestants jusqu'à leur dispersion totale. Des discours de paix sont prononcés. Notre marche n'a pas pu atteindre le barrage d'Abu-Dis qui était à 200 m de nous, mais le message à priori est passé en espérant que la presse présente sur place assure le relais médiatique.

Au retour, nous passons par Abou-Dis ; comme ailleurs, nous traversons le barrage à pied. Il faut grimper un petit mur, une vieille dame, chargée d'un lourd fardeau, peine à monter, nous l'aidons à escalader. Derrière nous, une femme enceinte a elle aussi des difficultés à franchir le monticule. Là encore, le barrage a permis aux autorités israéliennes de grignoter toute une zone urbaine, devenue une banlieue résidentielle pour les israéliens.

Après la manifestation, nous partons de suite pour Bethléem, à une dizaine de kilomètres de Jérusalem.

Lili, fatiguée, décide de rester à l'hôtel. Nous passons deux barrages, dont un où nous sommes obligés de descendre du taxi et de marcher quelques dizaines de mètres, avec contrôle de militaires, puis de reprendre un autre taxi pour la ville.

Nous arrivons vers 18h00 au camp de Dehaishah, le plus grand de Bethléem, près de 10 000 personnes y vivent. Nous sommes reçus par Najib, le responsable d'une ONG palestinienne, le Popular Services Committee (PSC), qui travaille en collaboration avec l'UNWRA (office des Nations-Unies pour les Réfugiés Palestiniens). L'association semble très active: club de jeunes, activités éducatives, loisirs... Najib est impliqué dans beaucoup d'autres activités et se démène pour trouver des fonds; l'association essaie aussi de trouver du travail pour la population du camp; en-effet, depuis la 2ème Intifada, le taux de chômage est presque de 100 %, beaucoup de palestiniens travaillaient sur Jérusalem et ne peuvent maintenant plus s'y rendre. Alors, grâce aux fonds récoltés, des bâtiments détruits sont rénovés, ce qui permet d'employer de la main d'oeuvre. Les gens sont embauchés par roulement, ce qui permet de faire vivre un plus grand nombre de personnes.

Bethléem ne subit pas le couvre-feu comme dans d'autres grandes villes palestiniennes ; néanmoins, l'armée fait régulièrement irruption dans la ville et dans les trois camps de Bethléem, et cela se solde presque à chaque fois par des arrestations. Dans le centre du PSC, nous croisons une jeune Française, Nathalie ; elle est professeur de français dans une école de Ramallah et vient chaque semaine à Bethléem donner, gratuitement, des cours de français. Apprenant que nous arrivons de Naplouse, elle s'inquiète de la situation. Elle a des amis là-bas ; l'un d'entre eux a été arrêté quelques jours plus tôt, personne ne sait où il est. Les soldats ont débarqué dans sa maison au milieu de la nuit : une fusée éclairante venait de s'éclater sur sa maison, ils ont cru qu'il s'agissait d'explosifs ; tous les prétextes sont bons !

Ce soir, nous logeons tous les quatre chez Najib où nous sommes accueillis par toute la famille ; la maison s'élève sur quatre étages, chaque étage est occupé par un membre de la famille de Najib, lui occupe le rez-de-chaussée. Nous nous retrouvons tous sur la terrasse. Najib nous apprend qu'il est membre du Parti Communiste Palestinien, devenu Parti Populaire Palestinien après les accords d'Oslo, il a d'ailleurs passé huit années en prison. Najib raconte ses années de détention, les privations, les humiliations mais aussi la résistance et le refus de baisser les bras. Son récit est très émouvant, nous avons tous les larmes aux yeux.

La famille de Najib est originaire d'un village, près de Haïfa ; Najib a pu y retourner une fois, avec sa mère, ils se sont rendus à l'emplacement même de leur maison familiale, et il espère bien faire un jour de même avec son fils. Il nous parle des régimes impérialistes, des murs qui ont été construits en Allemagne, en Afrique du sud...un jour, les murs israéliens tomberont aussi...

### *Dimanche 13 octobre 2002, Bethléem*

Le matin, nous visitons un grand centre social qui, à peine terminé, a été complètement rasé par l'armée israélienne en avril dernier! Qu'à cela ne tienne, l'association a trouvé des soutiens financiers (Nations-Unies, Italie...) et est en train de le reconstruire. Cela permet de faire travailler pendant quelques semaines près de 800 personnes. Une colonie fait face au centre : de temps en temps les colons tirent sur le centre, pour se défouler probablement ! Nous faisons le tour du camp, rencontrons plusieurs familles de martyrs, uniquement des gens qui sont morts tués par des soldats israéliens: dans les médias, on ne parle que des martyrs tués dans des attentats-suicide mais pas de ceux qui meurent sous les balles, pourtant ils sont chaque jour de plus en plus nombreux ; quant aux blessés, on ne les compte plus...

Le camp a l'air bien tenu (comparé à ceux que j'ai pu voir au Liban!). Néanmoins, il y a une grande disparité dans les habitations, certaines familles ne vivent que dans une ou deux pièces à plusieurs. L'eau reste un problème: il y a plusieurs puits aux alentours du camp mais ils sont tous contrôlés par les Israéliens; l'eau est distribuée au compte-goutte, parfois elle est même coupée... C'est pourquoi les Palestiniens ont tous plusieurs citernes sur leur toit. A noter que le gouvernement israélien leur fait payer de lourdes taxes sur l'eau...Quant à l'aide internationale, elle diminue fortement, à commencer par celle de l'UNWRA.

Bethléem est une ville autonome, le climat y est un peu plus serein que dans les villes du nord.

Cependant, comme partout ailleurs, elle est complètement cernée par des colonies. Et comme partout ailleurs dans les territoires occupés, les routes principales sont pour les Israéliens. La situation peut exploser à tout moment et les Palestiniens se retrouver pris au piège.

Le peuple palestinien, aujourd'hui, est au pied du mur ; sa seule réalité, c'est l'occupation et, face à cela, il n'a d'autres moyens que d'essayer de résister, individuellement et collectivement, et de continuer à vivre, en restant soudé et solidaire...

Dans l'après-midi, nous partons sur Hébron, dernière étape de mon voyage. Laurent repartira en même temps que moi, dans deux jours. Quant à Nadia, H. et Lili, elles ont décidé de prolonger leur voyage. Elles se joindront au groupe de la 32<sup>ème</sup> mission qui doit arriver dans la semaine, et souhaitent participer à la cueillette des olives. A Bethléem, nous avons rejoint Majdi qui travaille pour le PNUD (*Programme des Nations Unies pour le Développement*) à Hébron. Majdi est aussi l'un des fondateurs de l'association IPYL (*International Palestinian Youth League*) qui nous accueillera ce soir dans ses locaux. Cette association palestinienne détache des jeunes volontaires, palestiniens et étrangers, sur des projets de solidarité un peu partout dans les territoires occupés.

Entre Bethléem et Hébron, distantes d'une vingtaine de kilomètres, nous franchissons trois barrages. Au premier barrage, nous voyons un petit groupe de Palestiniens sur le bord de la route, les mains sur la tête, fouillés par des soldats israéliens. Laurent réussit à prendre quelques photos discrètement.

### ***Lundi 14 octobre 2002, Hébron***

Nous avons dormi dans les locaux du IPYL. Hier soir, vers 23h00, les Israéliens ont instauré le couvre-feu en tirant un grand coup de canon, suivi d'une série de rafales de mitraillettes, cela a duré une bonne demi-heure.

La ville d'Hébron est séparée en deux zones: une partie de la ville (H1) est habitée par les Palestiniens, environ 125 000 personnes soit 80% de la population palestinienne d'Hébron. L'autre partie (H2), c'est-à-dire la vieille ville, est habitée par les 20% restant soit 35 000 Palestiniens ainsi que par 400 colons. La colonisation d'Hébron a commencé en 1980; depuis 1996, les deux parties sont coupées par une grande route utilisée uniquement par les israéliens. La vieille ville est complètement morcelée; partout, de grands immeubles tout neufs pour les colons; ils occupent aussi de vieilles maisons prises aux Palestiniens. Près de 1200 soldats sont là pour les protéger, mais les colons sont eux aussi tous armés...Des soldats sont postés sur les toits pour surveiller (ça leur permet aussi de pouvoir tirer sur les Palestiniens plus facilement!), des rues sont totalement interdites aux palestiniens, il y a des barrages partout, des patrouilles israéliennes circulent en permanence dans la vieille ville. Le but des Israéliens est évidemment de récupérer toute la vieille ville ; depuis 20 ans, ils font donc tout pour chasser les Palestiniens qui y habitent encore. Chaque jour, ils arrêtent des commerçants, les gardent quelques jours en prison; ils font parfois irruption dans des magasins et saccagent la marchandise; en juin dernier, ils ont détruit plusieurs maisons... Certains Palestiniens, fatigués de ce harcèlement quotidien, préfèrent déménager dans l'autre partie d'Hébron; d'autres continuent à résister mais pour combien de temps ?

Les colons de Hébron sont encore plus dangereux que les soldats; ils sont réputés pour leurs positions extrémistes et leur idéologie radicale. Ils se considèrent comme des missionnaires, voire comme des élus: ils sont là pour protéger "leur terre" et en chasser les Palestiniens. Ils n'hésitent pas à tuer... Pour ma part, j'étais moins rassurée que face aux chars à Naplouse. Ils se fichent des internationaux: nous sommes là pour protéger les Palestiniens, donc nous sommes contre eux.

Vers 7h00 du matin, nous retrouvons deux volontaires américaines du Christian Peacemaker Team (PCT). Leurs activités sont sensiblement les mêmes que celles de la CCIPPP. Avec elles, nous nous dirigeons vers une école de filles, située juste en face d'un grand immeuble neuf habité par des colons. En arrivant dans l'école, c'est le choc: les colons sont venus la veille au soir et ont tout saccagé: vitres brisées, partout sur les murs des graffitis; sur le portail, des menaces en arabe du genre "*partez si vous ne voulez pas qu'on vous chasse par la force...*". Des soldats sont en bas de la rue et nous observent. Un colon est aussi en bas, il joue avec sa carabine, espérant peut-être nous

impressionner. Les filles arrivent par petit groupe, elles sont obligées de passer par des sentiers détournés. La directrice préfère ne pas leur raconter ce qui s'est passé, mais elles constatent comme nous les dégâts! Laurent et H. restent avec une des volontaires du CPT, afin de s'assurer que tout se passera bien.



*Patrouille israélienne au milieu du marché palestinien – Photo Laurent Rebière*

Nous partons avec Nadia et l'autre volontaire du CPT vers des écoles situées de l'autre côté de la vieille ville. Le souk est presque vide; en fait, cette partie est constamment sous couvre-feu; les Israéliens ont même décrété que certains magasins ne devaient pas ouvrir du tout! Des grillages sont tendus dans les ruelles; en-effet, les colons s'amuse à jeter des ordures sur la tête des Palestiniens. Nous passons plusieurs barrages; on sent du mépris chez les soldats, en particulier chez les femmes soldats. Devant une maison, un petit garçon pleure dans les bras de sa mère, il fait une crise de nerfs, sa mère nous explique qu'il a peur d'aller à l'école...cette image est à jamais gravée dans ma mémoire !

Arrivées sur les lieux, nous pouvons constater qu'aujourd'hui les enseignants ont pu commencer la classe sans problème, tant mieux, ce n'est pas tous les jours le cas...

Au retour, nous passons devant la vieille mosquée d'Hébron ; c'est sur l'esplanade de cette mosquée qu'en 1994 un Juif ultra-orthodoxe, Baruch Golstein, a tué 29 Musulmans. Aujourd'hui, les Israéliens ont transformé une partie de la mosquée en synagogue ; le bâtiment est coupé en deux, il y a aussi deux entrées séparées, une pour les Juifs, une autre pour les Musulmans. Insulte suprême, ces derniers sont obligés de passer sous un portail électronique et des militaires postés là se réservent le droit de laisser, ou non, entrer les fidèles ! On nous autorise à pénétrer dans le jardin, côté synagogue : un groupe de jeunes en sort, cheveux longs, barbus, vêtements à la mode hippie. Ils nous abordent avec dédain, nous crachent leur mépris pour les palestiniens, affirmant qu'eux seuls cherchent la violence ! Discours simpliste et stupide, ils nous narguent, inutile de riposter à tant de bêtise.

Nous rentrons sur Jérusalem dans l'après-midi, accompagnés de Majdi qui y fête ce soir son anniversaire. Nous retrouvons Lili, en pleine forme, et les deux premiers arrivants de la prochaine mission, Bernard et Maryse. Ils ont plein de questions à nous poser, bien sûr, mais nous ne serons pas très loquaces. Nous sommes épuisés, et encore sous le choc de ce que nous avons vu aujourd'hui à Hébron.

C'est notre dernière soirée tous ensemble : nous avons invité Hassib à partager notre repas, nous nous retrouvons dans un restaurant chic de Jérusalem, quel contraste avec le début de la journée !

## *Mardi 15 octobre 2002, retour en France*

Notre avion est à 16h00, nous rejoindrons l'aéroport vers 13h00. Nous passons notre dernière matinée à flâner à nouveau dans les ruelles du vieux Jérusalem. Les filles sont tristes de nous voir partir, je regrette moi-même de ne pouvoir rester quelques jours de plus.

Nous avons décidé, avec Laurent, de nous faire passer pour un couple de touristes ; nous sommes détendus, souriants, et nous glissons dans la file d'attente pour l'enregistrement des bagages. Devant les guichets, de jeunes gens, presque uniquement des femmes encore une fois, filtrent les passages. Ils examinent attentivement billets et passeports, s'absentent pour faire des vérifications puis reviennent et prennent les passagers à part, les emmenant un peu plus loin sur la gauche, derrière un muret. La procédure est la même pour tous les passagers, il s'agit probablement de la fouille. Effectivement, lorsque notre tour arrive, une jeune femme nous demande nos passeports et nos billets, puis nous « confie » à une de ses collègues qui nous entraîne sur le côté. Nous arrivons devant des machines à rayons X, la jeune femme nous demande d'ouvrir nos valises. Elle enfle des gants et commence à sortir nos affaires, une à une. Je n'ai pas eu le temps de trier mes affaires à Paris, lorsque je suis arrivée de Beyrouth, aussi ai-je avec moi un gros sac plein d'habits. Mon linge sale est en vrac, mes chaussures sentent horriblement mauvais... Qu'à cela ne tienne, tout est disséqué, la trousse de toilette vidée et examinée de fond en comble. La jeune femme embarque mes chaussures, je la vois un peu plus loin passer un petit appareil sur les semelles, Laurent me dit qu'il doit s'agir d'un détecteur de particules. La fouille dure une demi-heure, trois quart d'heures peut-être ; nous sommes entraînés dans une cabine et devons passer, nous aussi, sous un portail électronique, la jeune femme me fait une rapide fouille au corps.

Lorsque nous arrivons au comptoir d'enregistrement, nous nous apercevons que nous sommes les derniers. Au moment de poser nos bagages sur le tapis roulant, notre « fouilleuse » nous entraîne vers un autre tapis roulant, en nous bafouillant un prétexte que je comprends à peine Je flaire un coup véreux, je dis à Laurent que nous n'allons probablement pas retrouver nos bagages à Paris, je demande davantage d'explications mais la femme refuse d'entrer dans les détails. Elle nous presse le pas car c'est la clôture des enregistrements, nous n'avons d'autre choix que de laisser partir nos bagages.

Mes soupçons se confirment lorsque nous arrivons à Roissy ; au moment de récupérer nos bagages, impossible de les trouver ; le tapis roulant défile sous nos yeux attentifs jusqu'à ce qu'il soit vide. certainement perdus, embarqués par erreur (tu parles !) sur un autre vol. Fatiguée, je hausse le ton, elle appelle plusieurs techniciens et, au bout d'une demi-heure, alors que nous nous apprêtons à enregistrer une réclamation, déjà résignés à revenir le lendemain, un technicien nous amène nos bagages, coup de chance ! En tous les cas, ce n'est certainement pas par hasard qu'ils se sont retrouvés dans un autre avion.

---

J'ai d'abord rédigé un récit de quelques pages ; dans les semaines qui ont suivi mon retour, j'ai diffusé ce récit le plus largement possible autour de moi. Je me suis vite aperçue que beaucoup de gens étaient touchés par ces témoignages directs, détaillés, des conditions de vie des Palestiniens.

En parler, l'écrire, c'est un devoir, une obligation morale, témoigner c'est lutter contre l'oubli, contre le repli sur soi.

Le constat, aujourd'hui, peut se faire sans détours : le peuple palestinien vit sous la domination d'un Etat déterminé à le faire disparaître. Il est traité avec haine et mépris, tenu enfermé, massacré, affamé, écrasé. Nous devons éviter que l'indifférence ne s'installe, que l'actualité ne nous éloigne de cette réalité implacable.

Mieux connaître cette réalité doit nous permettre de mieux agir ensuite. Les Palestiniens ont besoin de nous, ils ne cessent de nous le dire, ils ont besoin de notre présence, de notre soutien, de notre action. Les associations, palestiniennes et étrangères, font un travail formidable, dans tous les domaines, en dépit des problèmes sécuritaires et des tracasseries de plus en plus marquées du gouvernement israélien.